

Edmond Jabès , Le Seuil Le Sable – Poésies complètes 1943-1988, Paris 1987, (Gallimard)

La durée est-elle forgée par le souvenir
ou par la mémoire? Nous savons que c'est
nous seuls qui fabriquons nos souvenirs; mais
il y a une mémoire, plus ancienne que les
souvenirs, et qui est liée au langage, à la
musique, au son, au bruit, au silence: une
mémoire qu'un geste, une parole, un cri,
une douleur ou une joie, une image, un
événement peuvent réveiller. Mémoire
de tous les temps qui sommeille en nous et qui
est au cœur de la création.

E. J.

LE SEUIL

Franchir le seuil.
Ô premier deuil.

Comment s'effectue le passage du silence
à l'écrit? Un tremblement de l'écriture, parfois,
le révèle; ce tremblement est provoqué
par l'écoute, l'ultime et immémoriale écoute
qui fait, quelque part, basculer la langue et
la pensée. Mais le miracle est que la langue,
loin d'en être entamée, s'en trouve enrichie.

JE BÂTIS MA DEMEURE

(1943-1957)

Si je vous la montre, à quoi
vous servira-t-il de confesser une
vérité si notoire? L'important
c'est que, sans la voir, vous ayez
à croire en elle, à la confesser, à
l'affirmer, à la jurer et à la défendre.

Don Quichotte

Pour Arlette

L'eau du puits

1955

Ouvre l'eau du puits. Donne
à la soif un moment
de répit; à la main
la chance de sauver.

*

Nuit des cils. Etre vu.
L'objet luit pour la main.
Le bruit broute le bruit.
L'eau cerne la mémoire.

*

Le terme. L'avant-monde.
Dépassé le souci.
L'aventure est fidèle
au glas du songe en flammes.

•

Je suis. Je fus. Charnière,
longue file de fauves.
Je vois, *verrai*. Confiance
de l'arbre dans le fruit.

•

Jours de craie. Les ardoises
palpitent de prémices.
Le mot survit au signe.
Le paysage à l'encre.

•

Routes. L'infini.
Le don du visage.
Aux saisons, les rides.
Au sol, les grands fleuves.

L'absence de lieu

1956

I

Terrain vague, page obsédée.

Une demeure est une longue insomnie
sur le chemin encapuchonné des mines.

Mes jours sont jours de racines,
sont joug d'amour célébré.

Le ciel est toujours à traverser et
la terrasse à nourrir de nuits nouvelles.

Le deuil de mes démarches forme
enclave dans la clarté opaque des murs.

La terre baigne dans de
vaines visions de voyage.

II

Je démonte une patiente
horlogerie pour oracles.

III

Danseuses qui rêvez d'être les sœurs de l'aurore,
valsez dans l'oubli du miracle avec la roue des robes
ensoleillées.

Le chemin est sans indulgence pour qui
s'en détourne. L'avare n'a pas d'allié.

IV

(Mais l'heure reste à naître, l'heure frontalière où le
faucon des sables règne sur d'innombrables prunelles
apeurées.)

V

Quel vœu d'éternité retient l'homme
des ouvrages encore éveillé?

VI

Terre d'outre-nuit que le soleil arrache à
la méditation et aux épines du doute.

La fleur affiche une candeur espiègle. La tige suit
la trace des grandes aventurières de l'espace.

Le miel coule entre les pierres
que le ciment va unir.

VII

Autour des branches, le monde mime sa faim.
Tant de cris pour un arbre, dieu parfumé à
planter, à fléchir par une ronde magique.

On a enrégimenté le
suc. Le cerne n'a plus de prix.

Mes secrets sont vergers.
Le mystère est sans malice.

Mon amour, une rose dans les cheveux,
le message de l'homme et de la- terre.

Chansons pour le repas de l'ogre

1943-1945

A la mémoire de Max Jacob

... parce qu'il y a peut-être une
chanson liée à l'enfance qui, aux
heures les plus sanglantes, toute
seule défit le malheur et la mort.

CHANSON
POUR LE ROI DE LA NUIT

Connais-tu le Roi noir
qui a dans le cœur
une épée et des fleurs?

Connais-tu ses sœurs?

La première réveille le vent,
cheveux dénoués, les bras levés.

La seconde soulève l'océan
Elle a cent ans.

La troisième est une souris
que le Roi pendit
à la cravate de son fils.

Trente princes jaloux,
un matin,

assassinèrent leur souverain.

Ceci est la triste histoire
de Malakou le Roi noir
qui a dans le cœur
trois fantômes qui pleurent.

CHANSON SANS TITRE

A Gaby- et Raymond Aghion

Et depuis cette histoire
les oiseaux ont quatre ailes
la mariée une bague
la marée un bouquet
le rocher une langue
pour jaser, pour jaser ...

Et depuis cette nuit
les murs ont quatre toits
le chagrin un habit
la beauté un nid
et le lit un mât
pour voguer, pour voguer ...

Et depuis ce naufrage
la mer a quatre bras
l'adieu tous les rats
les perles un poignard
le ciel un foulard
pour pleurer, pour pleurer ...

CHANSON POUR TROIS MORTS ÉTONNÉS

Nous étions trois morts
qui ne savions pas ce que nous étions venus chercher
dans cette tombe ouverte.
Le plus vieux d'entre nous dit : « C'est beau! »
L'autre : « li fait chaud ... »

Et moi qui sortais à peine de mon sommeil,
naturellement je dis : ·

« Déjà? »

Nous étions trois ombres
sans lèvres, sans cou
avec des rires
sous le bras
à défaut de rêves.
Et une jeune fille
rendue à la nuit
pour nous tenir compagnie.

CHANSON DES TROIS ORAGES

Trois roses et trois scorpions
cherchent un nid d'écume.
La rose brise le nid.
Le scorpion vole l'écume.

Trois roses et trois scorpions
et peut-être une aigrette.
L'aigrette épouse le vent
et la rose le scorpion.

Trois roses et le désert.
Trois scorpions et l'éclair.
Voyagerons-nous toujours
à dos d'air et d'océan?

Trois roses et trois lunes
entre ciels et seule terre.
Un rideau, mais pourquoi vert?
Et combien de morts de plume.

CHANSON POUR UNE IMAGE DÉCHIRÉE

Derrière la vitre, la triste vitre de l'oubli,
il y avait, il y avait, il y avait quelqu'un
qui regardait au loin.

Derrière la vitre, la triste vitre du chemin,
il y avait, il y avait, il y avait un visage
qui tuait les images.

Tu ne me regardes pas.
Tu ne m'as jamais vu.
Tu sais pourtant que tu m'as plu,

Derrière la vitre, la triste vitre des baisers,
il y avait, il y avait, il y avait une esclave
qui tressait les années.

Tu as le rire de ma maîtresse.
Ton parfum est celui de l'aurore.
Je dessine ta bouche.

Derrière la vitre, la triste vitre du jardin,
il y avait, il y avait, il y avait une morte
qui couronnait le matin.

CHANSON POUR MON LECTEUR

Tu ne trouveras pas, Lecteur, dans cet album de chansons, ma préférée.
Elle se cache ailleurs, dans le vent dorant tes cils. Ce regard qu'elle aère ... Il
faut bien qu'une fois endormi, tu entendes ma chanson .. .

Je ne suis pas le chantre de la nuit. Je suis où tu ris, ton rire; là où tu
pleures, la guêpe émerveillée de tes larmes. Tout le suc du monde sur tes
lèvres. Il faut bien qu'une fois réveillé, tu chantes ma chanson ...

CHANSON POUR LE LEVER ET LE COUCHER DE MA CHANSON

Pour ma chanson levée trop tôt, une jeune fille tombée du ciel tant de fois
confondue avec le matin. Elle ne sait où elle va. L'abeille l'étonne et les fleurs
disposent de ses pas. Le vent souffle dans sa main. Arrachée au soleil, une
jeune fille couronnée d'oiseaux que de fois confondue avec la nuit. Elle ne
sait qui elle attend. Il y a des traces de sang qu'elle suit et tant de cris dans
son regard, pour ma chanson couchée si tard.

PETITE CHANSON POUR L'EAU TRANSPARENTE

Un géant cueille l'étoile. Il a les mains brûlées. Un nain pêche l'étoile. Il a les mains glacées. Ils se tournent le dos jusqu'au matin; car l'un allume l'eau quand l'autre l'éteint.

CHANSON DU MILIEU DU CHEMIN

Il y avait trois petites filles
qui mettaient à rire
tout le temps que les garçonnets
emploient à siffler.
Et sur l'arbre un oiseau
et dans l'eau un poisson :
Ils faisaient de grands signes
à la pierre aveugle,
à la pierre persuadée
que nul ne l'aimait.

Il y avait trois petites filles
qui mettaient à pleurer
tout le temps que les garçonnets
emploient à s'essouffler.
Et sur la route une pierre
et sur l'arbre une pomme :
Elles faisaient de grands signes
à l'oiseau envolé,
au poisson qui dormait
dans le fond de la mer.

CHANSON POUR MON ENCRE FIDÈLE

Si tu étais verte, tu serais les larmes de l'arbre.
Si tu étais bleue, tu serais le socle de l'air.

Mais tu es moi-même et ce sont d'austères châteaux que nous élevons ensemble. Il y a une Princesse malheureuse dans chacun d'eux que je délivre. Il y a une aimée pour chaque page et c'est toujours celle que j'aime.

Si tu étais blanche, tu te noierais dans les yeux.

Si tu étais rouge, tu serais l'amante du feu.

Noire, tu es à ma portée et nous faisons ensemble des miracles redoutés.

PETITE CHANSON POUR L'ÉTERNELLE CHANSON

Le vieux château ne tient plus que par la main du troubadour. Sur la viole, elle gratte ma chanson fidèle. Ne crains pas, secrète princesse, le jour. Une rose rouge guette ton réveil: C'est le soleil. On dirait, tant il est loin, qu'il fleurit dans le jardin.

PETITE CHANSON POUR UNE LÉGENDE D'AMOUR

Le beau cavalier s'est arrêté à la fontaine et il a bu à la bouche de la princesse engloutie. Bonnes fées, accourez! La pierre trahie est sans souffle. Plus d'eau pour être aimée) mais un lit défait et, dessous, deux pantoufles.

CHANSON POUR UNE AMOUREUSE NUE

C'est une femme bleue
appuyée aux cheveux.

C'est une femme rouge
appuyée à l'épaule.

C'est une femme nue.
Tu lui donnes ton nom.

Ma douleur vaillante
prisonnière, debout.

Une femme sur ma route.

Tu lui donnes ton visage.

Je te cherche, elle répond.

C'est une femme
transparente
appuyée
à la lampe.

C'est une femme
étendue
sur qui rêve
le ciel.

C'est une femme
endormie
sur qui tu
marches seule.

C'est une femme
renouvelée
pour qui tourne
la terre.

C'est une femme
inconnue
les mains rongées
de fruits.

CHANSON POUR TOI

Je ne cesserai pas
de chanter les cloches des rencontres muettes,
les bras des divans parfumés,
les grandes chutes d'oiseaux ressemblants,
les éternels miroirs vibrants.

Je ne cesserai pas
de chanter la morsure rouge des lèvres,
l'épaule insoumise, les aisselles surprises,
les seins toujours à l'heure aux rendez-vous nocturnes.

Je ne cesserai pas
de chanter ton visage poudré de cendre,

le dernier naufrage à l'aube soufflée des lampes,
ta nuque échappée - l'étreinte,
tes pas que rien ne trahit.

Je ne cesserai pas
de chanter tes hanches profondes,
tes chevilles noyées dans les nuages,
tant de pensées vagabondes,
tant de fumée divine.

Je ne cesserai pas
de chanter ta chevelure courante
aux pieds des arbres solitaires
blessés de feuilles et d'œillères.

Je ne cesserai pas
de chanter la rue, le parc, la mer,
car je te connais,
car je t'aime et te connais.

Je ne cesserai pas
d'apprendre à rire,
à peindre et rire
dans le fond des palais;
car je te crains,
car je t'aime et te crains.

Je ne cesserai pas
de forger des serrures,
des cadenas et des ceintures
tout le long du ciel,
car je te garde,
car je t'aime et te garde.

Je ne cesserai pas
de couper tes mains,
tes bras et tes poings
pour que jamais l'adieu
ne remonte sur l'eau.

CHANSON
POUR UN SOIR DE CLAIR DE LUNE

Tu déplaces les rues.
La ville est un labyrinthe.
J'aboutis toujours à ta rue.

Tu changes de nom.
Les jours sont mes échelons.
Ta fenêtre est si haute.

Je te perds de vue.
A ta porte, un voleur
s'attaque à la serrure.

Tu bordes mes rêves.
Tu échappes à la terre,
A l'hiver, aux larmes.

CHANSON DU SERPENT À LUNES

Ce qui siffle est bien plus
vivant qu'un sifflet.

Ce qui rampe est bien plus
souple qu'une tige.

Cette nuit est comme une main
dont les doigts seraient brûlants,

dont la paume est un toit
où tu erres, inquiète.

Ce qui passe est bien plus
angoissant que le vent.

La terre ignore la terre
et le coureur essoufflé

s'écroule au bord du ciel.

CHANSON
POUR UN SOIR DE PLUIE

Un homme attendait
d'aimer.

Les cloches au loin
carillonnaient.

Sans espoir
l'homme attendait.

Toute porte fermée
garde son secret.

Un homme pleure
l'aimée ...

CHANSON
POUR UN JOUR PERDU

Le jour est tombé
comme un cri mûr.
Je n'aime pas les cris.

Le jour est tombé
comme un soleil mûr.
Je n'aime pas la nuit.

Ce jour qui brûle
dans ma douleur.

Le jour est tombé
comme un vieil oiseau.
Je n'aime pas la terre.

Le jour est tombé
comme un rêve ancien.
Je n'aime pas la mer.

Ce jour qui meurt

dans les regards.

Le jour est tombé
au milieu de la route.
Nul ne l'a ramassé.

CHANSON POUR UNE AMIE MALHEUREUSE

Ce matin, les oiseaux se sont réveillés avant l'arbre. Un fantôme qui passait, siffla. L'arbre l'entendit et s'étira. Les oiseaux se posèrent, alors, sur chaque pensée, comme l'abeille gourmande sur le jour. Les oiseaux, le fantôme et l'eau lourde; puis un poisson tiré au sort. Nous étions dix sous l'arbre à écosser l'amande. La route était jonchée de morts. Les manches relevées jusqu'au coude, complice, une femme enterrait l'amour.

CHANSON POUR LE DÉSESPOIR DE LA MER

Quand un poisson, nourri d'étoiles, quitte son pays natal; quand un crabe, épris de nuages, cherche, hors du sable, son visage; il arrive que la mer se brise et que le vent s'épuise à la réparer. Quand un poisson veut s'en aller, quand un crabe veut se trouver et ma chanson être chantée ...

CHANSON DE L'ÉTRANGÈRE

Elle était debout
contre l'arbre.
Elle était nue.
Elle était le sexe de l'arbre.

Elle attendait l'homme
et, de leur amour,
le monde allait naître.

Elle était pâle.
Elle était l'amour.

Et l'homme lui soufflait
le nom de ses frères.

Elle était morte
et l'homme parlait toujours.

CHANSON DE L'ÉTRANGER

Je suis à la recherche
d'un homme que je ne connais pas,
qui jamais ne fut tant moi-même
que depuis que je le cherche.
A-t-il mes yeux, mes mains
et toutes ces pensées pareilles
aux épaves de ce temps?
Saison des mille naufrages,
la mer cesse d'être la mer,
devenue l'eau glacée des tombes.
Mais, plus loin, qui sait plus loin?
Une fillette chante à reculons
et règne la nuit sur les arbres,
bergère au milieu des moutons.
Arrachez la soif au grain de sel
qu'aucune boisson ne désaltère.
Avec les pierres, un monde se ronge
d'être, comme moi, de nulle part.

CHANSON DE LA FEMME ASSISE

C'est une femme assise
Rongée des soleils.

Ses larmes autrefois
ont boisé la terre.
Son cœur est en feu.

C'est une femme assise
Sur mes genoux. Distracte,

Elle compte les jours.

CHANSON DES JOURS DE PAIX

Lundi, une aiguille
Attend le fil à coudre.

Mardi, une bouche
Sourit à la rosée.

Mercredi, c'est ta main
Promise à la clarté.

Mais tes seins, jeudi
N'ont qu'un jour à vivre.

Vendredi, plus un mot :
On attend l'avenir.

Samedi est un miracle
Habillé de paresse.

Dimanche, tes caresses
Oublient de vieillir.

CHANSON DE L'ANNÉE TRAGIQUE

Janvier, la neige rouge
Interdit l'avenir.

Tous les rôles, Février,
Tous les rôles conspirent.

Mars, la voix des morts
Surprend les traînants.

Tous les rôles, Avril,
Tous les rôles fleurissent.

Mai, la terre joue

A changer de visage.

Tous les râles, Juin,
Tous les râles saignent.

Juillet, l'espoir crève
Comme un chien galeux.

C'est en Août qu'autrefois
On fêtait les montagnes.

Tous les râles, Septembre,
Tous les râles grondent.

Octobre, un désespéré
Fait des signes à la terre.

Soleil, Novembre, soleil
Réchauffe un peu la terre.

Une nuit de Décembre
J'ai péri de t'attendre.

CHANSON DE LA MONOTONIE DE LA TERRE

A Raymond Morineau

Les mains de la terre
Manquaient de surprises.

On leur donna un homme
A bâtir et endormir.

On leur donna une femme
A :fleurir et pervertir.

On leur donna un arbre.
On leur donna la mer.

Les mains déçues noyèrent
Un matin clair, la terre.

COULEUR DE MA CHANSON

Je chante une chanson
Que les branches connaissent,
Que les pierres ont oubliée.
Surprend-elle les hommes?
Le rouge une fois sang,
Le vert une fois eau,
Souffle-moi, vieux mendiant,
Les mots de ma chanson.

CHANSON POUR UNE REINE MORTE

La belle Reine des catalogues
Fleurit le château de gemmes
Où l'adore son Seigneur
Vêtu de couteaux et d'eau.

Une minute, un sou...rire,
Une éternité de larmes.

La belle Reine morte
Détruit le château de bronze
Où gémit le Seigneur brun,
Son chagrin cloué au mur.

Une minute, un soupir,
Une éternité de larmes.

CHANSON POUR UNE MENDIANTE MORTE

Dans le fond de la grotte,
une femme retrouve ses rires
mais n'a pas de pain.
Et pas assez de rires
pour payer le pain.

Et pas assez de rires
pour voler le pain.
Et pas assez de rires
pour fuir.

Dans le fond de la grotte,
les rires des petites- filles résonnent.
Mais pas assez fort
pour relever une femme à terre.
Mais pas assez fort
pour réveiller une amie sans terre.
Mais pas assez fort
pour ressusciter une morte.

CHANSON DES DEUX ÉLÉPHANTS DU PARADIS

Il était, il était une fois
Deux éléphants qui ne dormaient pas.

Leurs grands yeux constamment allumés
Effrayaient le monde et les années.

On décida de les enfermer.
Mais nul ne put les emmener.

Il était, il était une fois
Deux éléphants qui ne bougeaient pas.

Ils fixaient toujours le même point
Qui semblait, à chaque fois, plus loin.

Aucun fouet ne les distrayait,
Nulle douleur, pas même leurs plaies.

Il était, il était une fois
Deux éléphants qui ne mouraient pas.

On avait beau leur tirer dessus,
Ils gardaient, malgré eux, le dessus.

Espérait-on la nuit les brûler,
Le feu, à leur contact, s'éteignait.

Cherchait-on alors à les noyer,
Devant eux, la mer s'agenouillait.

Il était, il était une fois
Deux éléphants qu'on ne nommait pas.

Ils vivaient leurs mille vies secrètes
Dedans leur regard que rien n'arrête.

Avec leur trompe toujours baissée,
Humaient la terre dans ses pensées.

Il était, il était une fois
Deux éléphants que l'on n'aimait pas.

CHANSON POUR LE RETOUR DES HIRONDELLES

Si je prenais tes bras
et les coupais en quatre
Tu aurais autant de bras
que si tu étais quatre

Rois
et quatre
Reines
Quatre joies
et quatre
peines-

Si je prenais ta bouche
et la coupais en quatre
tu aurais autant de bouches
que si tu étais quatre

Lacs
et quatre
lunes
quatre parcs
et quatre
prunes.

Si je prenais ton cœur
et le coupais en quatre
tu aurais autant de cœurs
que si tu brisais quatre

Ruches
et quatre
rondes
quatre cruches
et quatre
mondes.

CHANSON POUR TES PAUPIÈRES CLOSES

L'ogre, en appétit, fait le vide autour de lui. Il fait la nuit. Le monde entamé
n'a plus de forme. Vite, ferme les yeux. L'ogre ne mange pas ceux qui
dorment.

CHANSON POUR UN ÂNE MORT DE MON PAYS

Il y a un âne qui n'a pas de parents et qui brait tout le temps. Il y a un
charretier qui le bat et qui crache sur ses coups. Il y a une route que
ruminent les vaches et un trou qui est l'enfer. Il y a aussi un arbre et l'âne à
l'envers dessous.

CHANSON SUR TROIS NOTES DE CENDRES

Ils ont dit que ma poitrine était un clairon et ils ont soufflé dans ma bouche.
Ils ont dit que ma poitrine était un tambour et ils m'ont piétiné à en mourir.
Ni tambour ni clairon.
Ils ont dit que j'étais la chanson qui fait tourner la terre et ils m'ont vendu
au vent.

CHANSON POUR UNE AMOUREUSE SECRÈTE

Il y avait dans les feuilles
une femme qui riait
si petite qu'on pouvait en faire
une ardoise pour les toits.
Une femme pour chaque rire
si rose
pour couvrir tous les toits.
Je pouvais dans la douleur
la clouer comme un ciel
au sang, au vent
ou à l'ombre de l'arbre
ou encore à ses ailes.
Mais l'amour me surprit
dans ma haute nuit de haine
avec un oiseau mort dans les bras.
Jusqu'où chercherais-je à m'oublier?
Il y avait une femme
au milieu de la terre,
si rongée de mystère
qu'on la prenait pour un fruit pourri.
Et les hommes la piétinaient
pour lui arracher ses rêves;
tiède jus échappé aux lèvres
que le sol à pleine bouche buvait.
Laisserai-je voguer un fruit pourri
dans sa saison de grande peine
avec ses cris de mort-né?
Il y avait une femme
aux contours de musique,
marguerite au halo d'or
confondue avec la lune.
Au réveil - en aurai-je le cœur net? -
effeuillée pour se distraire
au contact de mille doigts.
Et j'attendais son message
comme aux plus beaux jours de la vie.
Rien ne vint. Nul ne sut que j'étais ivre
de me mirer dans le lac
où l'oiseau abattu reposait.
Comment la nuit fait-elle à suivre

le mal que je nourris au secret?
Elle me livre comme un prisonnier
poings liés au désespoir.
Tant de larmes ont coulé depuis.
La nuit dévore ceux-là seuls qui tombent.
Il y avait une femme
sur le chemin pierreux du soir
qui ne voulut jamais dire son nom
mais qui s'appuyait à mon épaule
et parlait d'avenir.
J'ignorais son visage.
Je ne me souviens que de ses lèvres
tant il y avait dans l'air
d'étranges insectes lents
qui ressemblaient à des grains légers de riz.
Il y avait une femme
qui riait sur mon épaule
et j'étais comme un arbre
emporté par un oiseau.
Je ne sais plus où je vais.
Le temps des fleurs est consommé.

CHANSON DE LA FILLE MIRACULEUSE

Pour Angèle et Gaston Rossi

Dans sa cape blanche la lune hèle un fiacre; pauvre cheval mort d'avoir
attendu la lune.
Avec ses béquilles de feu, l'étoile ivre de se poursuivre, étoile le ciel.
Tous les mots que je découvre ont une origine miraculeuse.
Les tombes ouvertes, c'est une fille de joie qui chante à tue-tête.
Elle tient d'une main un crayon, de l'autre le vent- pour tous les mots de
ma chanson.

CHANSON POUR UNE TERRE PROMISE

Il dit que la lune est un chapeau de sable et il piétine la lune. Les fous ont
des colères inouïes. Il dit que les étoiles sont des crêtes de sel et il sale deux
fois ses aliments. Les fous sont des mages. J'ai trouvé cette chanson en

dormant dans ta chevelure. Je ne vois plus où tu m'oublies. Il dit aussi qu'avec nos mains il fera une écharpe, mais il ment.

CHANSON DES TROIS ÉLÉPHANTS ROUGES

A Pierre Seghers

Trois éléphants rouges rient
Au seuil d'une librairie.

Trois éléphants et la rue
Une perle et la charrue.

Entrez, fous et médecins,
On gracie les assassins.

Trois éléphants et trois marches
De plain-pied dans la débâcle.

Et, putains aux yeux de verre,
Trois cent mille réverbères.

Entrez, violeurs et saints,
On fête les assassins.

Trois éléphants rouges pleurent
Au bas de notre demeure.

Trois éléphants, l'avenue
Et, belle, une fille nue.

Entrez, vieux metteurs en scène.
Trois beaux éléphants obscènes.

Trois éléphants de la nuit
Un cœur tendre et leur ennui.

Entrez, menuisiers de cendres,
J'ai du bois à e:ri revendre.

Il se prépare un grand feu
Pour les pierres et les cheveux.

Entrez, pauvres et monarques,
Tireurs de frondes et d'arcs

Tireuses de cartes, moites
Dans le vent et dans les boîtes.

Soirées de miel et d'orgies
Pour le sol et les bougies.

Entrez, bonnes fées et faunes,
Ogre, satyres aphones

Jours d'été striés de plumes
Qu'une seule abeille allume.

Trois éléphants sur un banc,
Un aigle et le matin blanc.

CHANSON POUR LA REINE DES SEPT POISSONS

Sept poissons dans l'eau claire
réclament une Reine. Ce sont
les sept poissons des sept mers.

Poisson d'or, il me faut
une Reine en chapeau.

Poisson rouge, il me faut
une Reine en couteau.

Poisson vert, il me faut
une Reine en jet d'eau.

Cornez, acier des routes,
Le monde vous redoute.

Sept poissons et sept Reines
se disputent la mer.

Poisson blanc, il me faut
une Reine déshabillée.

Poisson jaune, il me faut
une Reine allumée.

Poisson bleu, il me faut
une Reine évaporée.

Mugissez, sirènes d'ombre,
Le nombre vous dénombre.

Sept poissons dans l'eau froide
élisent leur Reine. Ce sont
les sept poissons des sept rades.

«Et moi - dit le poisson des peines -
Je veux être ma propre Reine.»

CHANSON POUR LA FAVORITE DU SULTAN

Les sept Reines du ciel,
toutes à pleurer, à craindre
mordues, brûlées.
Les plus cruelles sont les étoiles
filles de l'ombre épique
et le poignard de leur regard.
Reines mendiante,
Reines adulées,
et déjà l'aurore éblouie
qui ne sait où elle va
qui sait trop ce qui l'achève.
Je ne t'avais pas reconnue
au grand jour des montagnes,
ta chevelure étourdissant l'épaule
et tes bras nus te dessinant,
fière danseuse aux aigles fous
jamais plus loin que le songe
et bâtissant dans l'espace
le mobile emplacement de mon amour.
Danseuse dans le vent aveugle
seule entre mille à me perdre
à force d'appels irrésistibles
et de faux baisers gracieux.

Tous tes gestes sont des miracles.
Le désert nie la soif des eaux.
Je ne t'avais pas reconnue
sous ton manteau d'algues sauvages
dans le creux béant d'un rocher.
Le soleil est à mon doigt levé
comme une pierre jaune de joie.
De l'onde à la nue, de l'a poussière
au dernier rayon des morts, tu nais.
Je ne t'avais pas soupçonnée,
cristalline source de rigueur,
dans le vieil agenda des voleuses d'hommes.
Voici le monde. Il est à ta merci.
Et tu vas, incendiant sa nuque,
le dépouiller de ses lèvres charnues,
à chaque marche brusque du sang.
Ne pas t'entendre. Debout, pour la vue
comme une image sur la pupille
comme un visage jamais le même
que la nuit inquiète dévoile.
Et tu dansais pour me retenir
dans ce pays étrange où j'avais bu
à l'arbre de pluie à la saison chaude.

CHANSON POUR LE JARDIN D'UNE NONNE

Combien de rires, dites, combien de roses
dans le corsage d'une nonne.
Combien de roses fanées,
combien de rires rongés,
combien de corps piétinés
pour un seul qui n'existe pas.

Combien de rêves, dites, combien de fièvres
dans le corsage d'une nonne.
Combien de rêves chassés,
combien de fièvres brûlées,
combien de cœurs dépecés
pour un seul qui n'existe pas.

Mais, sur sa monture luisante,
voici le sauveur.

La nonne, à genoux, l'accueille,
tremblante comme une feuille
et blanche comme la douleur.

Combien d'eau dites, combien d'étoiles
dans le corsage d'une fiancée.
Combien de fleuves retrouvés,
combien de bateaux pavoisés,
combien de rives enchantées
pour un jour qui va naître.

Le cavalier d'amour l'emporte
quand, du couvent, la lourde porte
se referme sur les années;

sur les nonnes en prière
qui ne seront plus de pierre.

CHANSON POUR RIRE A DEUX

Le rire est dans l'eau. Sais-tu ce qu'il fait? Il fait rire l'eau. Il tient à être propre pour humilier les rires malheureux qui n'ont ni savon ni eau mais des poux dans les cheveux. Le rire est tout blanc. On dirait un crabe apprivoisé. Il fait un signe de la tête- cela signifie, je crois, «Bonjour». Il me fait signe de la main- cela veut dire, je crois,« Adieu». Il essaie de me fermer les yeux parce qu'il est pudique. Ce n'est pas moi qui contrarierai le rire. Il a bien failli, une fois, se noyer.

PETITE CHANSON POUR UNE IMAGE FAMILIÈRE DU PARESSEUX

Le paresseux tire à lui toutes les vagues de la mer. «Je veux dormir - supplie-t-il- bien au chaud sous mes draps blancs et mes couvertures bleues. » Et l'auriez-vous cru? Le soleil est son complice.

CHANSON POUR UNE PHILOSOPHIE COURANTE

Trois oies fraternelles
cherchent leur tombe au ciel.

«Je suis lasse », dit la première.
«Je suis lasse », dit la seconde.

Trois oies grasses et laides
jouent le monde dans l'herbe.

«Je suis lasse», dit la troisième.

Assises sur leurs œufs,
trois oies défont un bœuf.

«J'irai seule chez le Bon Dieu »
dit la première.
«Je me ferai ange pour lui plaire»
dit la seconde.

Deux oies émerveillées
s'écroulent foudroyées.

«Je ferai comme elles », dit la troisième.
«Je blasphémerai jusqu'au dernier jour.»

CHANSON POUR TROIS FOLLES ET TROIS FOUS D'ICI

Trois folles vêtues d'herbe
et trois fous coiffés de lune;
Un phoque au front de cerf
et trois jours gris à perdre;

trois jours pluvieux et roux :
Un paon qui fait la roue,
Sonnez aux portes brunes
trois nuits blanches à perdre

en attendant, en attendant
l'aurore aux belles dents.

Trois folles et trois fous
vêtus d'herbe et de lune;

trois longs jours sans vous
et mille portes brunes.

CHANSON POUR TROIS POUPÉES DE SUCRE

Trois poupées de sucre
et un confiseur.
Trois poupées de luxe
et leur tendre cœur.

Un château de cartes
et trois vieux marcheurs.
Trois petites dames
et leurs pauvres larmes.

Trois colliers de jade
et un accroche-cœur.
Trois filles grasses
et leurs lourdes nattes.

Trois poupées aux anges
et la terre en fleurs.
Du feu dans les granges
et, fidèle, l'heure.

PETITE CHANSON POUR LE PREMIER AVRIL D'UNE FENÊTRE

Les filles rient aux fenêtres pour humilier les pelouses, arrondir les coins
des arbres, délacer la montagne. Les filles chantent aux fenêtres pour
tatouer la nuit, poudrer la mer, enflammer la fourmi. Les filles pleurent aux
fenêtres pour noyer la pluie ...

CHANSON POUR UNE COURONNE D'AUBE

Une épaisseur d'ombre

Depuis les yeux,
Est-ce encore la nuit?
Une épaisseur de sang
Pour la main, la jambe.
Un arbre surpris.
Ton visage m'illumine,
Est-ce toujours la nuit?
Ta voix conduit
Les troupes de voix
A la terre
Où ton fruit
S'ouvre à la faim du premier homme.

CHANSON DE LA PORTE ÉTROITE

Nous sommes entrés par erreur.
Nous avons frappé à la porte de service.
C'était l'été, les grands navires des routes fumaient leurs étoiles.

Tout était sale.
Les femmes étaient en sang :
C'était leur robe.
Les hommes étaient nus :
C'était leur uniforme,
pêle-mêle, par terre, maigres comme des cordes.
Nous avons froid
et les villes brûlaient
et les arbres
attisaient le feu du monde.
Nous avons faim
et le pain courait à perdre haleine,
le pain fuyait on ne sait où!
Nous avons soif
et l'eau était de marbre.
Nous nous sommes réveillés ensemble,
un matin,
anonymes et laids
comme les vers.

CHANSON DU DERNIER ENFANT JUIF

Pour Édith Cohen

Mon père est pendu à l'étoile,
ma mère glisse avec le fleuve,
ma mère luit
mon père est sourd,
dans la nuit qui me renie,
dans le jour qui me détruit.
La pierre est légère.
Le pain ressemble à l'oiseau
et je le regarde voler.
Le sang est sur mes joues.
Mes dents cherchent une bouche moins vide
dans la terre ou dans l'eau,
dans le feu.
Le monde est rouge.
Toutes les grilles sont des lances.
Les cavaliers morts galopent toujours
dans mon sommeil et dans mes yeux.
Sur le corps ravagé du jardin perdu
fleurit une rose, fleurit une main
de rose que je ne serrerai plus.
Les cavaliers de la mort m'emportent.
Je suis né pour les aimer.

CHANSON DE LA PETITE FILLE FÉROCE

La petite fille
au chapeau d'arlequin
-Qui est-elle? Je ne la connais pas
enfonce, en riant, ses mains
dans les yeux des dormeurs.
Amoureuse des songes,
si féroce déjà.
-Qui est-elle? Je ne la connais pas. -
Elle m'ignore aussi,
car mes yeux, épris d'eux-mêmes,
se dévorent la nuit.

CHANSON

DES TROIS PETITES VIEILLES ASSISES

Trois petites vieilles
veillent en rond
dans leur salon.
Elles ont froid à l'âme
et quelquefois une larme
les brûle jusqu'au menton.
Elles ont aimé
jadis un Roi
qui ne sut choisir
entre elles trois.

A la première le Roi a dit :
« Tu seras Reine de mon pays. »
A la seconde, le Roi jura
de n'aimer qu'elle toute la vie.
A la troisième, le Roi promit
de mourir pour elle et se tua.

Les petites vieilles
ont leurs souvenirs
qui les aident à porter leurs croix.
Elles se dévisagent et sourient,
heureuses d'être réunies;
sans se lasser
parlent d'avenir,
assises toutes trois
dans le temps, comme le Roi
les a placées.

PETITE CHANSON POUR LA MAIN ENTÊTÉE DU SOLDAT MORT

La main du soldat mort est restée accrochée à l'arbre, l'index sur la
gâchette du fusil. Tant d'étoiles, ses victimes. Ohé, soldat, tu nous fais un
ciel de fête. C'est l'été. Les amoureux ont le plus beau toit. Ohé, soldat, tu
dors; mais qui te voit?

CHANSON POUR LE VISAGE DE LA PETITE FILLE HEUREUSE

La petite fille a posé sa tête contre la poitrine velue du printemps. Ses cheveux en sont parfumés; ses doigts tressent la tige frêle de nos rêves. Qui fait encore défaut à l'appel? Ce jour. est interdit. Pour elle, le sucre est liquide le long des branches et le soleil rond comme une bille.

CHANSON POUR LE SEIN CRUCIFIÉ D'UNE NONNE

On avait défendu aux fleurs l'entrée du couvent. On ne peut rien contre une rose. Une nonne la cultivait au secret. Mais où, mais comment? Quand on lui déchira la robe, sœur Anne était en sang. On effeuilla ses seins. Elle priait nue, ses lèvres mortes. Et deux colombes, ses mains jointes. « Sœur, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? » « Je vois - répondit la terre- une rose jusqu'au toit » car, -mais ne l'aviez-vous pas deviné? - pour étouffer le scandale, on avait enterré la pécheresse en sandales.

CHANSON DES ARBRES DE LA FORÊT NOIRE

Dans la forêt noire
Où des pendus rient aux arbres,
Où des soldats montent la garde,
Un incendie éclate.
Mais qui alluma les torches?
Mais qui mît le feu aux arbres?
Les soldats pris de panique,
- Il y en avait qui croyaient leur tâche aisée -
Appellent au secours de toute leur voix,
Cherchent à fuir leurs propres armes.
La forêt est maintenant rouge
Et les pendus rient toujours,
Mais ne brûlent pas.

CHANSON TRISTE

Quand les six chevaux éventrés
Atteignirent enfin! l'oasis,
Dans le monde divisé,

Plus un homme n'arrosait la joie.

Quand les six chevaux éventrés
Atteignirent enfin! l'oasis,
De l'année - qui l'eût cru? -
Pas un jour ne portait un homme.

Quand les six chevaux éventrés
Atteignirent enfin! l'oasis,
Autour du puits abandonné,
Plus un palmier ne balançait ses rires.

Quand les six chevaux éventrés
Atteignirent enfin! l'oasis,
Plus un insecte ne régnait sur
Le moindre brin d'herbe vivant.

Le fond de L'eau

1946

Je parle de toi
non de ma lampe d'ombre
de mon pas de lévrier
Le vent dans le talon de l'or
le vent dans la margelle du puits
le vent dehors dedans
L'on ne s'entend plus

Je parle de toi
Une foule répond
Des fourmis ·sans voix sans *cris*
Et pourtant
le silence tue comme la mort
le silence règne seul à naître

Je parle de toi
et tu n'es pas n'as jamais existé
Tu réponds à mes questions
L'araignée se heurte à l'haleine des monstres
à l'aiguille des robes pressées d'en finir
Le taureau incendie l'arène

où le roi mendie son royaume
tache de sang socle de douleur

La plus haute ce n'est pas toi
Tous les fils de tes prunelles
noués au soleil
Le monde se dépouille
et la face de l'homme hurle au centre
Rien que toi colonne de cendres aux bracelets de jade
et le ruban rouge des iris rongés aux racines
et le turban des îles inconnues qui te coiffe

Je parle de toi
de tes seins à l'avant-garde des prairies
de l'eau claire de tes seins endormis
et des rives qu'elle noie

Je parle
du miroir de tes yeux secrets
toutes les sentinelles du désespoir
toutes les vrilles du versant embaumé
La rue se vide la ruée s'abîme

Je parle de qui je ne connais pas
de qui je ne connaîtrai jamais que les mots
pour toi poupées défigurées

Ici personne
ibis du songe mort-né
papillon arraché au lierre

Personne
que le cuivre battu des ailes

Personne
que le givre du métal des peines

Personne
que l'empire des spectres inavoués
ombrelle de salive pour crapauds

Personne
que la nuit prisonnière se lamentant
sans cesse et crachant les loups

Personne

Et tu émerges doucement sûrement
comme le rocher aux cheveux de laine
comme l'oiseau au bec de plume
et la mer te lave

Personne

Je parle pour ta peau salée
pour le sommeil de ta peau brune
nuit dans la nuit
pour ta peau tatouée à l'infini

Personne

Rien qu'une planche de chair ivre
de sa frigidité que les vagues emportent
qui de nuque en nuque d'eau rude
voyage dans la mort

Personne

Rien que celle que tu rencontres
au passage et salues indifféremment

Je parle

pour les grappes d'yeux verts
collés aux fenêtres
pour la colline de poussière
que le vent pille

Personne

alentour
Rien qu'un nom
que le besoin contenu de te donner un nom
de vigne ou de lave

Rien

que le croissant brûlant de quelques lettres
au-dessus du monde

Du sang sur nos mains calleuses

du sang sur l'épaule du hibou

du sang sur les joues rondes du printemps

Rien

que l'harmonie du sang sur nos lèvres jointes
Je parle sans raison

dans les couloirs des maisons
hantées des cygnes
sur la terrasse harassée des palais
debout contre le temps

Cavaliers à l'antique broche d'épaves
sur vos montures de poudre sonore
Le cœur y est il bat fermement
dans l'aimée qui approche
Cavaliers des régions basses
déchirant d'un bond l'espace

Rien
que le jour aux raies d'orageuses semailles

Rien
que l'attrait du jour sur une ombre ensevelie

Rien
que ton sourire serpent de paille
que ton nom d'emprunt velours des cités

Au murmure
des lointaines cataractes
A l'appel pressant
des lys ensorcelés
poissons des toisons glauques

Rien
que la source des meutes engendrées

Rien
que la chute du feu
sur une graine de cristal
La rose de fer frétille
dans le délire consumé
après nous après toi

Lucarnes c'est que l'on se connaît mal ou pas
La main nue est à l'épreuve
tendue comme pour se rendre
Le paysage est sans pudeur

Je parle
pour les premières cerises hagardes

pour les gares de cerfeuil au bout des naufrages
pour les images de plomb des danseuses fendues en deux

Je parle
pour l'orée des rames lourdes dans le corps

Ô je t'aime
fille de fontaine démente
Sœur d'eau éclaboussée
ma soif nage sur mes veines
cruelle à force d'être à tes trousses
fidèle soif de forçat

Je parle pour le ruisseau au front de pierre
pour le cratère pour le hâle des monts
pour l'envie au costume de paon
pour ne plus te perdre mon amour

Je parle pour le plateau des oriflammes
pour la crique aux naseaux de brousse
tous les coquillages et tout le sable des nacelles
pour ne plus te perdre mon amour

Je parle pour l'égline des pluies
pour le paratonnerre des saules
pour les pleurs des émigrées battues
pour ne plus te perdre mon amour

Je parle pour l'esplanade des ruches
pour le dortoir encombré d'aigles
pour la nappe de servitude grise
pour ne plus te perdre mon amour
pour ne plus te quitter mon amour

je parle je parle je parle pour la mouche
pour l'écorce des pins pour l'ardoise des algues
pour le vent dans la mer mon amour

pour le sel dans les narines mon amour
pour la tomate pour la boue filandreuse des mages
pour la girouette aux gaietés d'écharpe pour une page
blanche pour la durée du geste pour rien mon amour

Rien
que pour te distraire

Rien
que pour te plaire

Rien
que pour te clouer vive
à mes côtés

Rien que pour peupler ton souvenir
A cause de l'ombre qui monte de la terre
A cause du ciel qui se désespère
A cause de mon cœur mon amour
A cause de mes bras à cause de ma bouche

Rien
qu'une fois

Rien
qu'une seconde

A cause du vent
qui te hante

A cause du sang
qui t'agite

A cause du temps
qui te presse

Ô patiente attends
Le jour est à portée de nos doigts le soleil mord
A cause de mon amour à cause
du filet aveuglant de mon amour
jeté ce soir sur le monde

PORTES DE SECOURS

*Je cherche, avec des mots, à saisir
la poésie; mais déjà, elle s'est réfugiée en eux.
De la poursuivre là où elle est devenue ma
voix, c' est moi seul, alors, que je tourmente.*

Toute porte a pour gardien un mot. (Mot de passe, mot magique.)

*

Rendre le mot visible, c'est-à-dire noir.

*

La ville émerge de la page blanche. Dans ma rue, je crois tenir le mot en laisse; ce n'est jamais un chien que je promène.

*

Autant qu'au chat la qualité de son poil, mots étrangers à l'homme, confortablement installés en nos mémoires, mots qui nous chassent tyrans. Et c'est aussi un mot qui nous sauve. Et c'est toujours pour l'un d'eux que l'on se suicide.

*

Hors du sommeil tu es une boîte. Tu vas au-devant d'autres boîtes toujours fermées. Ta voix est l'ennemie (ou ton amie?) Elle est une clé. N'importe qui peut la ramasser. Tu serais alors à sa merci.

*

Autour d'un mot comme autour d'une lampe. Impuissant à s'en défaire, condamné, insecte, à se laisser brûler. Jamais pour une idée mais pour un mot. L'idée cloue le poème au sol, crucifie le poète par les ailes. Il s'agit, pour vivre, de trouver d'autres sens au mot, de lui en proposer mille, les plus étranges, les plus audacieux, afin qu'éblouis, ses feux cessent d'être mortels. Et ce sont d'incessants envois et de vertigineuses chutes jusqu'à l'épuisement.

*

Le cercle d'or des chevaliers errants, le cercle d'eau des rives amoureuses; dix siècles pour ceinture et la ronde des écoliers autour du four crématoire, c' est bien la triste fin du jour.

*

La peur est verte comme l'eau.

*

Fausser les issues. Doubler les portes blanches.

*

Parler de soi, c' est toujours embarrasser la poésie.

*

Donner des armes au vainqueur.

*

J' ai cherché dans les mains des nageuses à boire.

Il y a Madame Une telle, tête baissée, les cheveux rasés.

Sa voisine a un grain de beauté au-dessus de la lèvre supérieure: c'est une morsure d'obus. Le sadisme est de mode.

Les plaies des petites filles défigurées sont des îles ignorées des géographes. On peut être en mer,, en enfer et dans les airs, à la fois. Il suffit d'un faux pas.

J'ai cherché dans les mains des nageuses à rire.

J'en connais qui ont des seins de miel; une abeille trouble leur sommeil.

Dans les jardins, les ruches ont la meilleure place et dans les lits, les lèvres.

J'ai cherché dans les mains des nageuses à fuir.

*

Alerte à la vérité, la peau de l'ours volée; mais une élégante sobriété à ce jeu de cartes autour d'une tombe. Je mise sur la flamme perverse. Voici la dame en noir qui, lasse de son mystère, dégrafe la robe de la lune avec ravissement: c'est sa fille qu'elle exploite. Et puis, voici le général en retraite dont les ronflements sont inattaquables. Peut-on s'entendre à dix muguets repentants? Rendez-moi l'herbe de ma carrière. Il fut un temps, il existe ce printemps ou je fus aimé. La nuit, en grande pompe, affecte des fidélités de serre; c'est qu'il fait souvent moins froid dehors qu'en soi, les plus épais nuages étant originaires du coeur.

*

Il y a des morts de chair avec les mots étouffés. Il y a des morts chaque jour, par notre faute, au fur et à mesure que nous nous assagissons, c' est-à-dire à mesure que nous nous appliquons à n'être plus que quelques-uns, trois ou quatre, avec lesquels nous bâtissons nos habitudes.

Il y a des morts à chaque fois que les hommes et les mots redeviennent petits.

*

Il y a des êtres qui, leur vie durant, sont demeurés la tache d'encre au bout d'une phrase inachevée.

*

T'es-tu demandé ce que tu ferais si, au matin, ouvrant la fenêtre, tu n'apercevais, autour de toi, que la mer?

T'es-tu demandé ce que tu chercherais si, au matin ouvrant la fenêtre, tu ne retrouvais autour de toi que ta rue, que les maisons qui multiplient la tienne, que les habitants que l'orgue de Barbarie de ton quartier?

*

Ta pensée t'abuse.

*

Un jour, la poésie donnera aux hommes son visage.

*

Une tige de feu! Sait-on jamais tout ce qui parfume?

*

Au bout de l'avenue, nous nous arrê tâmes à la devanture d'une parfumerie. Dans chaque flacon, carillonnaient les cloches des ruptures. Elles annonçaient la sixième heure, celle où les hippopotames dressés brisent avec fracas les vitrines. Peut-on se noyer dans l'odorat? Souvent fleuves et océans ne sont que pièges subtils. Chaque femme a son parfum préféré. Elles viennent à nous, comme les naufragés à la terre.

*

Le visage qui se mire dans la glace n'efface pas le précédent.

*

Le lecteur' seul est réel.

*

Et aussi

tu avais, en te réveillant, les yeux verts; deux lacs de gazon sous le front, deux repaires de voleurs.

Ainsi est ton visage, comme une seconde amande sur l'arbre, ton visage à décapiter, à décortiquer, mystérieux almanach. Ainsi sont tes bras, pelles du songe et tes seins dressés au bout de leur corde avant de mourir la langue dehors.

Bien aimée, tu froisses une page où j'allais écrire je ne sais quoi, tu froisses le soleil il tapi dans tes paupières, comme dans une cave dont le plafond s'écroule à mesure que l'on respire plus vite. Tu n'avais qu'un geste à accomplir pour que la terre te ressemblât.

Dans ton corsage, c'est ton âme calme et fraîche que je découvre, c'est ton nom de fontaine qui m'épouvante. Sur le mur, il y a des écharpes criardes qui s'agitent parmi d'insatiables couteaux et il y a ton ombre au milieu dont le règne approche en même temps que celui des cascades..

*

Ailleurs que l'on ne peut atteindre que par le silence; azur.

*

Pénétrer dans le silence, comme dans une cathédrale. Une fois installé, on y est au chaud, à tu et à toi avec son âme.

*

Il y a un ordre du silence, avec ses saints, ses prêtres et ses prophètes.

*

L'oeil perce le silence. L'oreille qui est silence est percée par le son, par le mouvement.

*

Sans pensée, sans désir, tranchés tous les noeuds,

*

Faire taire le silence, éventrer les rats.

*

Dans le silence, comme dans le sommeil, vivre, aimer, mourir hors du monde.

*

A cause de toi, chaque chose a perdu sa taille, et sa raison. Qu'est-ce qui est grand? Qu'est-ce qui est plus grand? Tout se délie par l'intérieur. Rien plus ne se fixe.

*

La nuit est un mille-pattes géant dont on voit scintiller les pattes. Le jour est une brebis dont, de loin en loin, on entend les bêlements.

*

Enfance, maturité, vieillesse du soleil. Tu le crois disparu; au-delà du regard, aveuglant, il reprend sa route pour le sommeil.

*

Au-dessus de la pluie ou le soleil meurt de soif.

*

La petite fille avait dessiné un rond sur le mur; c'était la terre à tête inattendue dont les yeux sécrétaient des monstres.

Les fruits vont rouler, ils vont aussi pourrir.

Le vent s'est levé. Nul ne peut intervenir.

Saison des cuisses maigres, des bouches hagardes. La petite fille détestait ce qu'elle révélait. L'éclair lui faisait peur. Mais elle ne pouvait fuir, étant son propre malheur.

*

L'arbre ignorait les exigences des branches. Il s'ensuivit un grand orage qui fut pour tous un étonnement. Le baromètre indiquait : «Beau fixe.» Un invité suggéra : «C'est peut-être la guerre?» On comprit, alors, pourquoi il y avait tant de morts, tant de brouillard et de sang jusqu'au rire déraciné des morts. Mais la petite fille put remplir tin panier de cerises en errant dans les champs de batailles. Elle vendit ensuite les plus intimes pensées des héros, au marché ou elle était bien connue.

*

Sa dernière adresse était «Place du Tertre»; mais il vivait en Afrique dans une cabane que soignait une négresse. Les Journaux laissaient prévoir la catastrophe, mais il ne lisait pas les journaux. Quand elle eut lieu, les continents n'étaient plus qu'une affreuse pâte grise. De sorte qu'il put graver sur la porte: «Place du Tertre.»

*

Il y a des traces de silence sur le sable que l'homme efface.

*

Le sommeil est l'unique récompense.

*

La pierre est juge.

*

Bâtir sur l'eau (toute marge inutile). Bâtir sur le marbre imaginaire.

*

La poésie est fille de la nuit. NOIRE. Pour la voir il faut ou braquer sur elle une lampe de poche - c'est pourquoi, figée dans sa surprise, elle apparaît à nombre de poètes comme une statue - ou bien, fermer les yeux pour épouser la nuit. Invisible, puisque noire dans le noir, pour se manifester à nous, la poésie fera usage alors, de sa voix. Le poète se laissera fléchir par elle. Il nes' étonnera plus lorsque, confiante, cette voix, pour lui, prendra la forme d'une main: il lui tendra les siennes.

*

Voir, c'est souvent éteindre.

*

Il y a un asile pour vieux mots semblable aux nombreux asiles de vieillards du monde.

*

La phrase meurt sitôt composée. Les mots lui survivent.

*

Les mots ont de belles amies mortes dont ils fleurissent quelquefois les tombes.

*

Il y a des mots comme «Hélas» qui, las de tuer, ont choisi la solitude.

*

Lorsque les hommes seront d'accord sur le sens de chaque mot, la poésie n'aura plus sa raison d'être.

Une amitié, ce n'est peut-être qu'un échange de lexique.

*

Légende. Le poème est la pomme qu'Ève (la poésie) offrit, un jour, à Adam. (Pour renaître éternellement de lui.)

*

Mémoire des mots. Les mots démontent la mémoire.

*

De la nuit à la nuit. Man ambition est de tracer en pointillés légers, l'itinéraire du poème. Mais la ligne du départ se confond étrangement avec celle de l'arrivée. Rien qu'une ligne de craie comme un coup de sabre dans le vide. Épié, je ne suis plus que mes yeux aux bras énormes: deux pupilles de déraison.

*

A l'approche du poème, aurore et crépuscule redeviennent la nuit, le commencement et le bout de la nuit. Le poète y jette alors son filet, comme le pêcheur à la mer, afin de saisir tout ce qui évolue dans l'invisible, ces myriades d'êtres incolores, sans souffle et sans poids, qui peuplent le silence. Il s'emparera, par surprise, d'un monde défendu dont il ignore les limites et la puissance et surtout l'empêchera, une fois pris, de périr; les êtres qui le composent, comme les poissons, préférant la mort à la perte de leur royaume.

Hanté par chaque ombre perpétuée, indéfiniment, il déchire un rideau de velours, paupière du secret.

*

La nuit, la petite fille ouvre ses poings; la femme ouvre la nuit; ses poings de raisin mûr, ses poings de recul du temps; sa nuit de lin; ses cinq poings; sa nuit de chacun, de tous et de nulle part; ses poings, transparent cadran aux aiguilles lumineuses; sa nuit, salive de ciment d'oracle; ses poings de fils de pluie, de trame d'écheveau de musique; sa nuit Tabou; ses poings d'arc de songe, ses poings d'éponge de diamant; sa nuit complice. Et. voici que, reconnue, tu avoues: «Qui suis-je? Jamais la même. Tu as frappé aux portes sourdes des yeux et cru avoir traversé mon front parce que je reculais. Mais tu m'es toujours absent» — ses poings d'ombre de poings, de fin de chapitre d'histoire d'amour de poings; sa nuit criblée de cigognes. Et voici que je puis enfin entendre, dans le lit du torrent, battre ton coeur, petite fille, ton coeur fragile sur le bois dormant du monde, ton affreux coeur de glaise, ta bague de coeur, ta barque de coeur, ton coeur que tu attends, la nuit.

*

La poésie n'a qu'un amour: La poésie.

*

Bras doucement croisés comme un hamac.

*

Faire remonter le fond de l'eau, pierre après pierre.

*

Marche à vif jusqu'à l'homme.

*

Légère, le vent qui passait a soulevé la robe de la source .

*

Claire eau qui se livre au prix d'elle-même, il me faut jusqu'au poème, passer par toutes ses phases, en respecter les métamorphoses et d'abord la plus mystérieuse, celle qui consiste pour elle à ne pas être l'eau. J'irai la saluer au ciel, là où elle prend indifféremment les noms de nuage et de pluie

selon qu'elle dort ou qu'elle aime. Je la réclamerai au désir, dans les pleurs des plantes et à la terre à chaque pas. Je l'arracherai à la joie, à l'homme dans sa plénitude, au couple pour qui elle se veut un fleuve, à la solitude pour qui elle se veut un lac, à la douleur pour qui elle s'est voulue la mer: la mer des tempêtes, la mer des quatre mâts brisés, la mer des noyés et de l'aurore. Et puis, je la laisserai couler entre les morts. D'une partie de leur désert, elle créera une oasis où fleuriront nos souvenirs et nos prières. Je lui demanderai aussi d'étancher la soif du Désespoir, ce Prince squelettique qui fait saigner les toits et les rues. Je lui demanderai d'exaucer la sueur.

*

Jaune comme l'haleine des momies.
Blanc comme le gosier du jour.
Bleu comme la cendre de la mer.

*

Pour voir, pour toucher, la poésie se sert des yeux et des mains de l'homme (ou l'amant emprunte ceux de l'aimée).

*

Une fois nubile, l'image ne songe qu'à ses noces.

*

Docile à la volonté de l'écrivain, l'image se plie quelquefois à un mariage de raison. Sa vie durant, elle attendra du lecteur, le divorce.

*

De la foire aux fourmis, les yeux sont les cigales.

*

Chair froide des cordes.

*

A la poursuite de l'image. Ce que je redoute, c'est de retrouver le sol. Je reprends, alors, mon nom, persuadé d'avoir échappé de justesse à la folie et à la mort.

*

J'ai toujours pris l'extrémité de mes doigts pour le commencement de sa chevelure.

*

Chaque femme cache dans son corsage un oiseau qu'elle libère, une fois dévêtue.

*

L'humour est poésie. Le comique est prose.

*

On n'a jamais raison deux fois d'une femme sur le même trottoir.

*

L'humour est cet homme invisible que trahit la boîte d'explosifs qu'il promène sous le bras. Tout saute sur son passage.

*

«Vous êtes sans âme» — dit, avant le concert, une veuve à son amant. «C'est à cause de votre robe de deuil qui me rappelle votre défunt mari.»
«Nue, je serai bientôt si soumise à vos lèvres» - murmure-t-elle, alors, en l'ôtant — «que vous n'entreindrez plus que la musique.»

*

L'étonnante femme. Si jeune et tant de talent Elle fait apparaître et disparaître les poissons. La jolie magicienne d'eau. «Nous. serons bientôt noyés », me confie avec inquiétude mon voisin. Mais les poissons sont dressés. Une heure plus tard, au fond de l'aquarium, il ne restait qu'un programme en flammes.

*

On peut tuer le comique. Mais il ne songe à supprimer l'humour.

*

Le papillon qui sert de cravate à la colonne est peut-être cette note égarée que chaque musicien redoute à cause de sa légèreté.

*

L'humour n'a aucun lien avec la vie. Il appartient à la mort dont il présente ici-bas les modèles maudits. Créatures vivant en marge de leurs semblables, comme les prêtres et les infirmes.

*

L'humour se nourrit de cadavres, chacal.

*

Comme l'aveugle d'une canne, l'humour a besoin du doute pour circuler.

*

Il y a une logique de l'humour comme il y a une logique du crime.

*

Avec des poires dans son assiette, on ne risque pas de mourir de faim. Il te reste un couteau, mais pas de fourchette. Nous sommes chez le marquis de la Tour-Satie dont une fenêtre s'ouvre sur le fleuve Musique. Sa cave est remplie de rats, mais son vin est réputé. Il y a douze vierges nues prêtes à donner leur sang au premier signal. Le marquis dicte à la plus éprise ses Mémoires, tandis qu'un mendiant, à proximité du château, en vain, réclame pour soi-même, un nom.

*

Le ver du désespoir est à la solde de l'humour.

*

Au-delà du calembour ou l'image prend conscience de soi-même.

*

Une petite fille déguenillée cherche sa mère dans les trous impersonnels de sa misère.

*

Ton bras est au mien le noeud coulant des pendus d'amour..
Nous ignorons le sol.
Femme, complice de mon épaule.

*

Quel manteau de lit couvre encore l'homme et la femme, leurs bras
dénoués?

*

La poésie est l'épée dont la musique est le fourreau.

*

Avec trois chiens, avec des canaris, on peut élever des prisons pour toute
la vie.

*

Qui es-tu, sinon, d'abord, celle qui est l'autre?

*

C'est aux grandes routes que l'on doit de faciliter à la douleur le tour du
monde.

*

La pauvre nuit des habits neufs. Sur les routes arrosées de sel, tant de
navires ont fait naufrage. Le soleil ronge les hélices. Les matelots ont des
cris à célébrer, d'anciennes douleurs sur l'air desquelles on danse dans les
cabarets de l'âme, cette bouée inutile; de tendres cris d'amour incompris
dont on ne sait que faire à l'heure qu'il est dans le monde. La pauvre nuit des
bistrots vides. Trois ivrognes dégainent une chanson d'époque. Mais qui est-
ce qui nie encore l'amour? La fraîcheur des joues est notre histoire. La
femme violette est définitive.

*

Ceux qui croient aux yeux des jeunes filles endormies peuvent miser sur
cette minute. Les innombrables monuments aux morts ne sont pas seuls à

trahir l'absence; le chœur des veuves exemplaires et les rides des visages ravagés, non plus. Il y a un trou béant que tu combles de fleurs. Les vautours l'ont repéré. Il y a une main sur le qui-vive dans la poitrine des putains; car toutes les richesses ne sont pas à l'abri. Maria, Léonide, Camille, le ciel baisse à chaque pas vers elles. Il s'agit de redécouvrir la serrure à temps qui, du serpent, a fait un ange.

*

L'homme est toujours sauvé par un miracle.

*

Au faite des colonnes, la terre rompt ses liens. Tourne le dos à ceux qui patient au seuil d'une porte fermée, chiens fidèles, chiens carrés, chiens éternels.

Le poème s'éprend de lui-même, Narcisse.

SPECTACLE

Parfois, aidé d'un complice, le mot change de sexe et d'âme. Il rit, alors, de notre stupeur et de notre terreur. Une Joule d'admirateurs se précipite pour l'applaudir. Qui jamais dira la cruauté de ces applaudissements? J'ai mis longtemps à m'apercevoir que, pour mieux jouir de ses tours, il nous entraînait à notre insu sur la scène d'un théâtre choisi,. Au programme, la page de prose ou de vers que nous revendiquerons, une fois le spectacle terminé.

L'aigle épingle l'heure à la lumière.

Les mots déroulent des rubans autour de la clarté conquise.

*

Le sexe est toujours une voyelle.

*

Debout, on se bute à soi-même, comme dans un miroir

*

Une fillette souffle sur ses joues: le visage est découvert.

*

Écoute, tout bas, l' eau épeler des noms d'hermine .

*

La neige blanchit l'oeil.

*

Se relire: se retrouver seul, dans la -salie décorée, au lendemain de la fête.

*

Les mots ont sou vent l'âge de ceux qui les choisissent.

*

L'art de l'écrivain consiste à amener, petit à petit, les mots à s'intéresser à ses livres.

Les mots élisent le poète.

Avec le poète, les mots virils prennent le maquis.

*

Des corps à corps, quelquefois sanglants, marquent les étapes d'une oeuvre.

*

La pensée permet aux mots d'accéder au pouvoir.

*

Le fou est la victime de la rébellion dès mots.

*

Noyez le dé, le doigt se fera ligne.

*

Les cahiers des enfants sont remplis q'êtres difformes dont l'infirmité doit le plus souvent son origine à une faute d'orthographe.

*

L' eau se donne au feu pour l' éteindre.

*

Extérioriser: rendre à l'univers sa voix.

*

Longs à naître, les yeux sont les derniers à mourir.

*

Dans un poème, l'écho est aussi important que le silence.

*

Grâce au rythme, le poète conserve l'équilibre que les mots lui disputent.

*

Il y a un moment où l'oeil cesse de chercher à voir pour devenir un aimant.

*

L'image est formée de mots qui la rêvent.

*

Constamment en pays étranger, le poète se sert de la comme interprète. .

L'IDOLE

Tu veilles dans tes yeux
aux bambous de ténèbres
Une lampe pour les autres
ceux qui t'observent
Le sang essuie les vitres
de nos maisons en ruines
Petites ombres tu suis les morts
à la trace de nos pas

Fraîcheur des lignes des barbelés
On se fait signe avec les lames de la rose
Les amants affrontent leur visage
Leur voix peuple les ondes
de ce pays au tien
aux abîmes d'étoiles

Place
à l'eau qui dort dans l'eau au creux des mains
à l'air à ses chapeaux trop larges pour nos têtes
au sable à l'herbe jeune sœur de nos orteils

Place
aux brebis du vent halées dans les étables
aux vaches sourdes sur les paliers de grêle
au renard au chien bruyant des jours et des nuits

Place
au verbe ascendant vert des édifices
aux fenêtres à leurs rames épaisseur du temps
à la girouette montée sur roues de miaulements de chaton

Place
Aux sirènes du souffle à leurs agrafes de lis
aux chevelures dans les sapins de l'orgue
au pain rose des museaux de poisson

Place
à la tour penchée des passions de paille
à la rouille des attentes des grandes voiles
à la mer aux villes suspendues aux cloches de Noël

Place
à la solennelle enquête des marches
au cours fleuri

La parole est au soleil levé sur la salive
La parole est aux trente-deux candélabres des baisers

Minuit
aux semences de lune

Le jour est au fond de la terre
dans le brouillard des pierres
dans les rêves boueux des branches

Le jour est dans les narines du lièvre
Ses bonds sont des poupées qui se lèvent

Plage aux poils rasés patrie du cerf
ton sexe que les navires traversent
par vagues crache le désir

L'aventure est une idole aux seins de sel
Les marins la confondent avec la soif

Folie idole
le poème comme ton sein
n'a ni commencement ni fin

Baigneuses rieuses
Vos bras serpents oisifs
Vous sentez l'amour

Nous quêtions dans vos chants
une place de nerfs et de feuilles
un nom pour nos collines

Les aiguilles du cri acclament leur fil
Aveugles elles naissent enfin à l'ouvrage

Fièvre idole
le poème est ta robe de chute de rosée
au corsage pâle de cigale

Baigneuses englouties
nous émergeons de votre ultime pacte
avec le feu

Le ciel est couronné de chapelles d'iris

aux palpitants autels d'ibis

Place

aux corneilles du son dans le gosier du chêne
à la craie sur les toits légendes pour enfants
au sommeil des ancres noires dans les dortoirs d'océan

Place

aux cerceaux des haltes à leurs sceaux de cire
au vieux part plein de rires en fruits
aux souveraines grilles sentinelles des heures

Place

aux momies des arches dans le sillage gris des ponts
à la poussière des fleuves la nuit sur les barques borgnes
aux pêcheurs penchés sur les racines mouvantes des mondes

Place

aux courroies des îles mille boucles de naufrages
aux soucoupes de l'aube les rayons pour chalumeaux
aux bulles d'incendie le long des lèvres humides

Place

au carrefour des fronts La pensée belle passante
à la rue aux fontaines appuyées à leur langue
au duvet d'ambre sur le visage étonné du matin

Place

au calepin de mousse sur le rocher altier
de nos servitudes

La parole est aux doigts d'écume dans les terriers bleus des récifs
La parole est à l'arc-en-ciel sur l'épaule nue de la montagne

Lac

moulin couché
A la pointe de l'aile
le blé broie le blé

Nous bâtissons sur les rives
une promesse de vivre
aux torches de chouette

La lumière crisse dans le cristal
palette aux pétales de précipice

Le buffle fend la colonne

Rouge idole
nous choisissons pour unité de mesure de nos liens
les plis irritants de ton haleine

Au col amidonné du phare
tu noues le fer et le plomb
cravate à pois d'hymnes

La douleur dénombre à chaque escale
ses vautours Leur livrée toute en perles

Sûr silence
L'horreur est pour le clou
Les murs admirent

Les morts mentent

Nous avons vu l'orage daller nos dômes d'affres
Le Dimanche sur les falaises
et les sanglots sertir leurs vitraux dans le vide

Nous avons vu les heures fourrage apprécié
répandre leur gesse de cendres sur l'été
les tigres graver leurs pattes dans la chaleur

Nous avons vu le poing prendre son souffle
et atteindre les nues écureuil vengeur
Nous avons vu le bois attenter à son arc

Le poème est l'épave aux sources des assauts
que les chemins se livrent

La nature règne éternelle
au cœur des citadelles
Le hibou porte en collier
la clé lourde des mages

Le poème est la laisse aux abords de l'ancre
de l'idole aux lions

Place
au somnambule hardi les algèbres compromises

à la course des zèbres coupés de leur mémoire
à la flore affranchie des miroirs piétinés

Place
à l'incurable plaie du songe roux des forêts

Tu veilles dans tes yeux
aux fusains de ton âge
jeune fille inspirée

Le fort est ta fortune
que les siècles assiègent
drapée dans nos drapeaux

Nous ciselons pour la faim
un fermoir de flambeaux
aux fines franges de foudre

Le passé passe la main

Tu écarter en marchant
tes cils frêles barreaux
idole à l'écho
de gestes manqués

SAISONS

La terre a brûlé ses dires
sous la neige des hivers
L'été transparente coquille d'œuf
L'été pour le vol mystérieux des vautours

Femme aux ailes de poudre
à la gorge plate de cyanure

L'été crinière de feux follets soutenue
par une nuque étourdissante

La joie de l'arbre ses aveux de feuilles changeantes
Le monstre à ses pieds l'énigme

Été clé légère sur le ventre du Lord Maire
Clé des villes ensevelies des villes à venir

Une seule clé pour tant de portes

Le temps a brûlé ses villes
ses villages ses arbres grisonnants
L'automne fait pleurer les arbrisseaux
et le fantôme de leurs parents

Le temps a brûlé ses doigts
au contact orageux de la mort

Toutes les fenêtres sont vacantes
La poule picore en dormant
Le rêve rompt la monotonie des routes

Le ciel a noyé l'album de ses vingt ans
La peur rougit l'âme dans les crevasses
Les balafres sont des rides La douleur est vengeance
Le courage manque aux lèvres de remuer

Le temps élégant a mis
ses guêtres et ses gants
pour se confier aux muets
à l'aveugle

La pierre offre à ses amours
son unique portrait à tous les âges
la pieuvre son expérience heureuse du naufrage

Combien de poissons bonne
pêche
frétille dans les sous
La mer découverte par les mots apparus
L'infini parle Les paroles hâlent

L'homme aux éternels ciseaux dans le jour
découpe une ombre à sa mesure
le double le doux géant aux yeux de poussière
au pouce de lierre à la couche impatiente

Demain est une province sans couvercle
sans verdure sans parfum
un puits que son eau trahit

Les pas de soif sont creusés d'espérance

J'ai marché avec le bruit involontaire
que fait le silence dans l'herbe dans l'air
J'ai marché avec le vent et le vertige ancien
des voûtes Suprême halte
du voyageur Le sang est dans les fleurs
Les vampires hantent les jardins

Demain est un désert sans élu
L'adieu couve ses raisins
Le vin multiplie ses ailettes
en vain Demain aiguille le regard
de chaque borne

L'hiver a brûlé son marc
à la première auberge

Le printemps accorde ses couleurs
à la rampe que le cuivre lui dispute

Tu as perdu ta demeure
en fuyant les heures

Demain est une plage entrevue
que chaque palier dégage
une chevelure désespérée
dans le vide oisif du songe
Demain pour toi que j'attends
dans les vagues hautes du souvenir
dans le dédaigneux suicide
des mamelles

Le lait se vautre dans l'océan
comme l'hermine dans sa fourrure

Étoiles
bouquets d'orgueil
dans tes mains

Tu es folie jeunesse du feu
abîme angoissé pour la ceinture

Les tiges ont déchiré leur voile verte solitude
La couronne manque à la tête penchée du sauveur

LE PRIX DU SILENCE

Le cri fait gicler la voix
comme la pierre Peau
puis se noie
Le cri est un couteau
pointu privé de manche
Les mains le poursuivent comme
Tonde l'illusion du rivage
et plongent
On tue au fond de Peau
Le sang beau lac anonyme est le prix
du silence

LA MÉTAMORPHOSE DU MONDE

L'insistance qu'ont les flammes à mettre les points
sur les i
Le départ est fixé au lendemain de la course
On applaudit les nains qui du doigt atteignent
le nombril des saisons
Les oiseaux participent à la métamorphose du monde
S'envoler pour permettre l'étoile de voler enfin
La tête en bas les pieds n'ont plus leur raison d'être
sinon de crever les nuages
Le feu a pris dans les maisons L'homme pour lui
ne réclamait pas tant de chaleur
mais

LA MINUTE DÉPOSSÉDÉE

L'appauvrissement de la minute coupée
de son orgueilleuse filiation
coupée de ses ancêtres blancs et noirs
aux cicatrices révélées
L'or a le don d'imitation à la dent
Des mauvais jours

Tu sauras au seuil de ta porte
Le moment qu'il nous reste vivre

L' ÉTRANGER

La coquetterie des choses
à paraître ce qu'elles sont
Le monde est une coterie
L'étranger y a du mal se faire entendre
On lui reproche gestes et langue
Et pour sa patiente courtoisie
récolte injures et menaces

SUR LE SOCLE DES MERS

Pour Philippe Rebeyrol

Sur le socle des mers
le bruit apaise le sang
femme nue aux gestes accordés
l'onde femme nue aux gestes
couronnés d'écume
Furieuses sont les maîtresses des îles
aux pins de granit douces pourtant
avec les feuilles et les fruits
Océan ou finissent nos hésitations et nos blessures
Une fois a marqué ma vie pour toujours
Au camp des esclaves les grelots bavent
comme des nouveau-nés Il faut la patience
des murs pour retenir les forçats la confiance
du plomb et du fer Il faut aussi la mort
au collier de ruisseau perdu
Sur le socle des mers
le soleil est un vautour que les vents enivrent
Jamais plus
les larmes fleuriront sur Peau des champs
Jamais plus la révolte ne hantera les sentiers vendus
La route est tracée vous dis-je
et les pas des poètes sont surs
Le souci de vivre est une fleur pressentie
sa forme le parfum sont lieux précis d'exil
Le rêve est assis entre ses deux bourreaux
et ce sont eux qui pâlisent

LE MASQUE DE LA MORT

Le masque de la mort
retrouve ses origines
pierre creuse où l'on voyage
Le droit a rompu les puissantes digues
de l'insolence Les chemins
se croisent au cœur exorbité des eaux
Le droit est une règle de trois
Aussi simple que la magie des lampes
le soir dans la chambre des conspirations
Tu dormiras longtemps avant d'aborder au jour
J'isolerais tes rêves comme la mer ses îles
Tu dormiras avec la mappemonde aux allées filtrées
d'échanges Mais tes yeux n'auront qu'un
regard
Le masque de la mort
retrouve ses traits
empruntés à la légende
Le peintre s'agenouille
devant une ombre aux flèches léchées
dont il fait des pinceaux pour mourir
Tu dormiras avec l'oubli
fontaine des nuits d'homme
sur les places illuminées
Tu dormiras les rames tombées
la barque livrée à elle-même

LES CLÉS DE LA VILLE

I

Première voix

Prince du grave oubli du dernier jugement du sang
dans le nuage des mains trop pleines
dans le couloir des vices entrecoupés de plaintes males
dans le sillage des cris que découpe parfois l'azur

Deuxième voix

Maitre du sommeil des mers pour la féconde sieste des oursins de l'aube
au cœur de l'homme invisible dont le rayonnement est imprévisible
au centre hurlant du monde à refaire et à défaire sans cesse

Première voix

Prince du jour déchu Une fois la porte a forcé ton mystère
papillon brulant ses ailes au rythme du tambour fatal
paon aux images innocentes de conteur pour petites filles traquées
aux pattes de myriades d'insectes enfoncées dans l'amour
impossible de soi-même

Deuxième voix

Prince des fonds de force ennemi du sage urbaniste
La berge à la nuque de limon ou s'esclaffent les crocodiles
affame le chacal de minuit que ta douleur étonnée étoile
Tu règues sur chaque voute sur chaque chemin de soif
Prince des cibles de l'air des affres des clochers d'orgueil

Première voix

Maître de l'éternel adieu des fleuves et des miroirs enroués
l'instant est venu de saluer ta raison vierge dont la danse
emplit ton palais d'oiseaux
Dans le mal pourpré des cimes et dans l'or convulsé des
carrières
mille couples devenus cierges promis au silence défient pour
ta gloire les siècles

Première et deuxième voix

Tiendras-tu désormais tête à l'avenir

II

Troisième voix

Oisif volontaire
ton bagage inutile

Quatrième voix

La fièvre nous dénombre
Les cris chaussent la chaussée

Troisième voix

Au coucher de l'éclair
ton arc cheval blanc
est la preuve par neuf

Quatrième voix

Rencontres imprévisibles
La pieuvre des signes
est la preuve par neuf

Troisième voix

Affiches surnaturelles
aux rires de banlieue
au sommeil de comptoir

Quatrième voix

Ton espace est compté
mère aux sein d'épingles
le soleil dans le lait

Troisième voix

L'éponge du suicide
fresques insoupçonnées
à perse de consonnes
sous le talon du dé
à perte de mémoire
anémones blasées

Quatrième voix

Ville à la queue d'aigrettes
aux nageoires de soufre
Sous l'eau l'allumette
guide ses dépaysements
d'un noyé à l'autre
rives émancipées
de la première à la dernière
lettre docile de l'année

Troisième voix

Ville penchée sur ses paroles
Les ruelles cordes vocales
Le silence le bouc émissaire

III

Première voix

Bonjour aux prospectus de faim
mie de pain enlevée aux réverbères

Deuxième voix

Bonjour aux raisins d'insomnie
Ombre et lumière se disputent la vigne

Première voix

Bonjour aux aigles des féeries
Les jeux sont faits dans les cœurs naïfs

Deuxième voix

Bonjour aux raquettes aux comètes
Les quartiers échangent leurs primeurs

Première voix

Bonjour aux stations des lécheurs d'algues
Les trottoirs sont des plages dépossédées

Deuxième voix

Bonjour aux écrevisses violettes du doute
Les tourments venimeux vivent dans la mer

IV

Troisième voix

J'ai vu
les sorcières nouer leurs tresses aux crochets des voûtes
et se balancer grotesques lampions

Quatrième voix

J' ai vu
les chiffonniers couvrir l'air de pamphlets jaunes
que les oiseaux rédigeaient avec leur bec

Troisième voix

J'ai vu
l'aube dans une ultime étreinte des branches
les catins coudre leurs plaies à celles résineuses des arbres

Quatrième voix

J'ai vu
l'écolier bruler ses livres et rejoindre la ville
l'espace consenti entre deux geôles d'écho

V

Cinquième voix

Ton nom, je le prononçais pour chaque étang de la ville et les colonnes qui te poursuivaient – car tu fais partie de l'univers des statues – ces énormes troncs familiers ou j'ai cru lire, comme une douleur, la navrante impossibilité de vieillir le long de leur course, donnaient à ton visage l'attrait de la folie. Bien-aimée, ce n'était que l'amour qu'émerveillé, je m'apprêtais à boire dans tes paumes, à la source de nos destinées.

Je te regardais comme si tu tissais sur toi la robe de lin d'exode que j'allais déchirer, sitôt terminée. Tu le compris et pour faciliter à mes mains leur tâche, tu t'appliquas à les enivrer.

De quels fils fut tissé ce vêtement? Le désir des hommes, le rire du démon, la chevelure changeante du jour, tu ne négligeas aucune arme pour en faire la plus redoutable des parures.

Sixième voix

Tes cheveux ont gardé le gout secret du sang.

Huitième voix

La nuit a ses perles pour les yeux des eaux que la chouette imprime au cœur des bassins de plumes ou tu planes perpétuellement ouverte au chant de la mort, ton double d'outre sang, d'outre sens apparu au matin de gel que

perfore le soufre des pelouses à l'infini; et ce sont d'implacables coups de couteau de hasard qu'une flore furieuse assène à l'air assène au clair gilet d'air qu'arbore l'ombre le long du barrage des cent et une cornes de lumière que reflète dans l'extase chaque dalle limoneuse de présage ou, comme sur un tapis de voix chères entremêlées que fourmis et essaims de mouches décolorent, à rançon de blé de pelle et d'orge bleue des mers, tu nais de tes entrailles pour de nostalgiques naufrages et d'exaltantes explorations depuis l'appel du jasmin des cloches pieuses qu'exhale le corsage d'opulentes dévotes mais qu'une scie d'ondes à dents de miel dévore sans pitié, jusqu'au bol d'essence d'ellébore que la rose aspire et ou puise pour guérir, une vierge folie foulée par le vent jaloux de la plaine, par de fougueux chevaux de proie que d'anonymes cavaliers masqués dirigent au crépuscule sur la ville, à la faveur des rapt de rats de cuir opérant alentour dans les sentiers de loupe et de loutre, alors que l'éclair, lance électrocutée, transperce le globule d'ardoise que l'homme a choisi pour toit, dans sa hâte d'abriter les mille miettes d'heures encore à vivre, mystiquement roulées aux confins du rêve, enjeu d'une vigoureuse réplique de pain d'affiche des quatre Reines glorieuses du monde, unanimement prises dans l'éponge mentale de leur volonté d'asservir, en la pompant, l'huitre jaune des paradis artificiels, à leur propre piège d'hirondelle vénéneuse.

Sixième voix

J'ai des fantômes pour amis
l'univers pour alibi
J'ai pour sosie une pythie

VI

Première voix

A chaque halte une île
au milieu des rameurs

Deuxième voix

Ce soir viendras-tu seule
ton écharpe autour du cou
tes gants de peau d'océan
tes souliers bleus de sommeil

Première voix

Pluie parure des plantes
rêve de robe gigantesque

Les arbres s'en méfient

Les papillons sont des broches
pour décolletés du ciel
Lézard épingle assortie
au déshabillé des pierres

Deuxième voix

Ce soir viendras-tu seule
avec tes dents de glace
Le sel de ta légende

Première voix et Deuxième voix

Nous errons enlacés
étrangers à nos yeux
ans but et sans bruit
la mémoire pour iris

L'écho

Phrases inachevées
au chevet de l'aveu

VII

Troisième voix

La santé des murs
Partout pareille

Quatrième voix

La musique des pièges
violon pour vermisseaux

Première voix

Il frôle les sources
l'ordre rétabli
li frôle les bras nus
femmes apprivoisées

Quatrième voix

Les morts ont leur laisse
au cou aux chevilles
Les morts ont leurs promesses
qu'ils nous forcent à tenir

Première voix

On prie pour les tortues
dans les fumeries d'opium
On prie pour les vautours
dans le hangar des griffes

Troisième voix

Les morts ont leur richesse
écus économisés
Le sable l'ouïe

Deuxième voix

La neige le goût
Première voix
La mer la vue

Quatrième voix

L'air l'odorat

Troisième voix

L'ombre le toucher

Deuxième voix

Dormir avec les mares
avec le mors les amarres
Dormir sur le dos des nuits
Lune croupe de jument

Première voix

Lune moignon errant

L'écho

Les mains multipliées
roses poignées de porte

VIII

Septième voix

Tête tranchée du serpent
le testament du pendu

Huitième voix
Été noyau d'olive
chapelet convoité

Troisième mix
Crépuscule amphithéâtre
de moustiques géants
Les acteurs sont les victimes

Septième voix

On n'a pas idée d'égorger une colombe si vite

Quatrième voix

Étang attente
creuse de la chouette

Septième voix

On n'a pas idée de pendre une étoile si petite

Huitième voix

A pas de loup
à pas dévorants
l'homme
efface
l'homme
efface
l'eau
l'air

Septième voix

Au bout de l'échelle bleuit le poisson

Quatrième voix

A chaque mets à chaque heure son héron

Troisième voix

Régnez racines calmées
fleurs un soir fumées
coraux des feux grégeois
accouplés à l'onde émue

Quatrième voix

Avril des lèvres sevrées
écailles de coupe éblouie
Un hymne au palais

Troisième voix

Ruse du bas de cendres
belle jambe enveloppée
de l'orée joyeuse
du compas de soie
de mon cou démesuré
au milieu de la ville
de la cour résignée

Septième voix

Phare ancien l'obélisque
coule éteint dans le port

Huitième voix

Fièvre marguerite
carrefour des sens
capitale effeuillée
un os dans ton jardin
un mot pour un autre
départs retours
Au centre le gouffre
l'appel veuf du vide

IX

Première voix

Être la tempe de la couleur en être la peau

Deuxième voix

Être le four de la main en être le pain

Troisième voix

Être l'essor du cerne en être l'oripeau

Quatrième voix

Être la cage du pinceau en être le pinson

Cinquième voix

Être l'alphabet des cigognes en être le songe

Toutes les voix

Tiendrons-nous désormais tête à l'avenir

LE COLLOQUE DES RAMES

Colloque des rames
à la conquête de l'eau Le
secret est dans le bois la parole
dans le désir d'allaiter de ronde
Penche-toi sur la mer lèvres entrouvertes
Penche-toi sur l'infini du sable efféminé
que le rêve inonde pour les coquillages
énigmatiques colts sans songer que la mort
un jour les rendra au soleil

L'ÉCRAN PULVÉRISÉ

J'ai vu les morts mourir une seconde fois
couchés sur la mer
J'ai vu les morts inventer les ponts
Si tu passais
je te suivrais Toujours il y a
entre deux feux entre deux bûchers
un empire d'orage ou de dalles
une ivresse de venin à boire dans la fiole
des poissons des hirondelles Si tu
passais je serais le dessein de tes pas
l'entêtement mystérieux du fil et je mettrais
le temps qu'il faudrait pour fixer ton visage
Les jours se comptent sur le bout des voix
tues Puis tout est noir J'ai vu les morts
respirer avec nos poumons et la mer dessous
perpétuer leur souffle tandis que tu échafaudais
pour chaque antenne un écran pulvérisé
de patience

APRÈS LE DÉLUGE

La paix est dans la clé
des contradictions dans le soufre
des clartés fugitives Tu es là
pour un instant Désert bleu
aux dunes de pluie La soif est exaucée
L'espace est une brèche Tu brûles dans la nuit
sans murailles Je vois par ton huile
par la mèche de feu qui fleurit au milieu
Je vois par ton amour La paix jeune pie
a l'allégresse multicolore de nos yeux
après le déluge

uit: L'écorce du monde
1953-1954

A René Char

Le milieu d'ombre
1955

A Gabriel Bounoure

UNE CHANCE DE NAÎTRE

I

LA CHEVELURE

La chance du jour de la nuit
tient à un cheveu Ah Combien
d'épreuves cycles confondus
pour une chevelure éprise

L'OREILLE

A toute ligne l'horizon
A chaque matrice une abeille
A la mer au désert l'espoir
Aux jours d'impatience une oreille

LA BOUCHE

Merveille des minutes
que les lèvres colorent
Nous sommes deux à vivre
le désir des paroles

LA NUQUE

Traces que laisse le ciel
sur le sable chair docile
jusqu'au rose souvenir
du dernier envol de l'ange

L'ÉPAULE

D'une arche à l'autre

Le cri délivré
Fleuve prodigue
au flair de fauve

LA GORGE

Deux flammes comme
deux voix aimées
Le jour s'étonne
de tant d'éclat

LA HANCHE

Coupable de savoir
elle plaide l'oubli
Enfance de la forme
La chair a ses complices

LA MAIN

Nuage au miroir subtil
que de fougueux rayons percent
Il disparaît pour l'été
A l'orage offre un royaume

LA CHEVILLE

Elle noue le fruit
aux fortes racines
l'étoile à la terre
la source au soleil

II

MIROIR

Les réverbères dorment
allongés dans l'espace

Si faible pour le passant
est la lumière du songe

La lune sur la chaussée
est un outil oublié

La chouette
messagère
des deux rives

Ah la crue
belle nuit
qui déborde

LE FRUIT

Élevé dans l'amour tendre
des ailes assujetties
Les branches lui tiennent lieu
de nourrice et l'humble tige
de mamelle La chair est
trahie par la chair La nuit
ronge le coeur le jour la
peau Le palais cul-de-jatte
a foi en la Providence

LA CLOCHE

Elle enrobe l'air
L'enfer est un os
que le bronze obsède
Hurlent les blessures
au-dessus des mers
Hurlent les prunelles
pendues aux paupières
Assis sur les marches
bruissantes de la
source le silence
enfant de choeur pleure
l'église engloutie

LA CLÉ

Victime de son art
à chaque mouvement
de la tête elle donne
au regard une chance
de naître ou de mourir

III

LE CHIEN

La langue plus douce que le regard

Ombre de l'homme
qui est lui-même
ombre d'amour

Le regard plus doux que la patte

Et la queue
simples phrases
de muet

LA TORTUE

Toute à sa lenteur
comme l'aiguille à
l'heure elle détruit
l'immobilité
de la nuit pierreuse
devenue chemin
Le but est grenade
fendue par l'attente
aux écailles larges
La soif a les yeux
mornes des brasiers
qu'elle décourage

LA FOURMI

Fermière des ans
rivée à la terre
L'été c'est le coq
Avec les racines
audacieux paysage
elle épelle l'arbre
d'hier et de demain
Une perle au front
de la discipline

LA GAZELLE

Elle gagne à mourir
du credo roux du jour
Gracieuse un peu naïve
entre deux avènements
Proie du faucon cruel
don d'amour du nomade
Dans ses yeux clos tressés
le rêve se balance
soleil dans son hamac

LA BALEINE

Baleine nocturne
fantasque fontaine
dont les jets d'eau sont
la respiration
On danse autour d'elle
ondes qu'incendie
la joie de la mer
Le masque tombé
elle disparaît
avec l'heure et le
dernier noctambule

LA PHALÈNE

Coiffée de lumière
elle fuit ses yeux
de peur de mourir
Le feu est plus fort
quand il a la forme
du premier amour

CHOUETTE A LA CHEVELURE DE COMÈTES

Diseuse de bonne aventure
La nuit crédule l'interroge

Aux morts aux voyants le rivage
Demain est un livre d'écume

Impatiente elle décortique

les astres nommés dont parcs et
lacs sont les terrestres répliques

Soeur des profondeurs
d'un seul coup de bec
éveille la source

LE LIEN ET LES HEURES

I

LA PORTE

Ombre demeurée seule
au milieu du matin
Le soleil frappe au seuil
L'oeil inquiet guette l'heure
où l'homme cède à l'homme
qui le détrône Tu
vas reviens à la vie
muette au sel au feu
qui lui mangent la moelle
Ici tu es le maître
Un acte un songe à vivre
Le spectacle commence
avec la solitude

LA TABLE

Noir univers en friche
où les coudes s'enfoncent
Soleil prince inspiré
dont la terre est le songe

LA CHAISE

Pieds d'ombre dossier d'heures
clouées de temps perdu
La route est un grand souffle
quand les pas font défaut

LE LIT

Vous dormez pour les nuits
où nous rayonnerons
Mais jamais une idylle
n'a eu peur du naufrage

LE COFFRE

Lune serrure à secret
Le jour est le coffre la
nuit le trésor enfoui
L'homme n'a point de mystère

LA LAMPE

Abeilles au bruit de retour
où toute rose s'abandonne
L'aurore effeuille en secret les
pétales des dernières lampes

LE TOIT

Notre demeure est aux armes
de nos amours viendra l'heure
où les monts démasqueront
les abîmes d'espérance

II

COROLLE

Elle échange le lien
l'impossible parole
Les armes de la mort
sont ses ailes d'amour

GLAÏEUL

Hautaine toute offerte
Elle saigne aux deux pôles
du désir fleur jaillie
du sol noir du naufrage

POLLEN

Blessure d'âme appel
de la plante en péril
Les corolles s'empourprent
au passage des dieux

HÉLIANTHE

Sa beauté est dans la rime
Fille des orgies de l'oeil
Elle brûle et ramifie
Sa foi embrase le ciel

TIGE

Verte mais sans mémoire
La fleur pour oreiller
Elle rêve au couchant
de jardins suspendus

NÉNUFAR

Les miroirs la disputent
aux rives de limon
Elle éprouve à voguer
l'émoi des astres d'eau

TUBÉREUSE

Tresse aux caprices d'enfant
L'haleine la fait frémir
Elle partage avec l'ombre
la pureté du secret

LES NOMS DES FLEURS

Les noms des fleurs sont des masques
Dans leur sexe autant de sabres
Plus changeantes que l'eau elles
vivent et meurent d'azur

III

LA GIRAFE

Dans le sommeil

une girafe
Le long du cou
vivant collier
nos yeux perdus
Elle fait le
tour du silence
Dort sur les astres
tus Le jour elle
parle aux nuages

LA GIRAFE II

Au coeur du zoo
une girafe
L'oiseau qui passe
ajoute un rang
d'ombre à son cou
Du sol au ciel
l'herbe est la faim
et le langage

LE TAMANOIR

Nuit fatale poilue
gluantes épousailles
de l'ordre et du néant
L'ombre rôde calcule
Pour la fourmi aucune
fausse issue Éternelle
échelle la lumière
haute à escalader

LE TAUREAU

Arène en fête nuit du
toréador Banderilles
piques scintillent au sol
Victoire pour le taureau
Soleil à cornes fumantes
Un jour de force à régner
Au crépuscule l'estoc
sûr de la nouvelle idole
noie le monstre dans son sang

LA PIEUVRE

Flammes muselées
L'eau a ses brûlures
Fleur de l'amour fou
aux lèvres perverses
Un homme une mouche
dans la cible ouverte
Pour la nuit amère
l'horrible soleil
compost: le chiffre
que la mort module

LE PÈLERIN

Tu ne marcheras jamais assez
pèlerin perceur fou d'horizon
La terre apprise est une prison
Les barreaux sont les chemins comptés
Tu ne rêveras jamais assez
La mer l'ennemi est déraison
Mais le ciel le bleu ciel insaisissable
est un murmure contenu de pierres
amoureuses dont le temps fait des bornes

*Du Blanc des mots
Et du noir des signes*

1953-1956

A Jean Grenier

ÉRIGÉES SUR NOS FABLES

UNE SOMPTUEUSE DEMEURE

I

Une somptueuse demeure, les oiseaux pour fenêtres.
(Couleur de forêt vierge, parfum zébré d'ivresse d'aile.)

La nuit est dans le creux de la main. (Dans l'éclat des yeux,
aussi bien.)

Bornes de l'univers : chacune est germe d'infini.

(Couchée, elle écoutait, dans un bruit d'eau qui se brise,
au-dessus de son lit, l'onde dérouler ses chaînes et rejeter
sur la rive les soleils déchus de la liberté offensée.)

On fait de l'ombre en respirant.

(Fillette, la bouleversaient les matins manchots, au milieu
de la ronde, avec leur maladresse d'infirme.

De la terre, se souvient-elle du rire du cerceau essoufflé,
vacillant sur la route et du soupir des rideaux poussiéreux
qu'elle soulevait jusqu'à l'aurore?)

Les murs, peu à peu, ont desserré leur étreinte, car il n'y
a pas d'éternel amour chez les pierres. Un à un, ils ont redécouvert,
dans les ruines, l'anonymat de leur destin.

II

Les pas sont des toits espérés. En marchant, je prive de
chaleur le sol que mes pieds abandonnent.

III

Je me suis avancé plus que les prunelles me l'eussent permis.
(Là où l'obscurité devient gradins gratuits, vertige volé à la
vigie.)

L'âge de la transparence hante la mémoire des hommes.
Les guerres contribuent à son prestige.

Ta chevelure est le halo effilé de mon désespoir. (Ton visage
est-il l'astre d'où naquit le matin?)

Les mains grimpaient, sauvages, jusqu'à l'ouverture du
gouffre qu'aucun passant ne soupçonne, distrait par les plis
ondoyants des heures illuminées qui strient le ciel.

IV

(Il faut admettre notre absence du monde, notre confortable assurance face aux marionnettes inspirées dont rêvent les enfants. Il faut admettre notre irréalité respectueuse des allées et venues de ces créatures encombrantes.)

V

Je t'ai trouvée sur le chemin immaculé qui conduit à l'arrière-pays des cimes.

Savions-nous, au faite de nos forces, qu'il faudrait nous laisser choir, douloureux diamants, dans l'eau régénératrice?

VI

La pluie martèle le ventre rond de l'amour.
(L'orage est plein de reproches.)

Debout, calé sur ses jambes, l'homme défie la foudre.

Entre l'orteil et l'index levé, le soleil enseigne à voir.

ORIGINE DE LA RACE

Le front était une moite patience; les yeux, un désir exacerbé; les pieds, les mains, l'aventure éveillée d'un homme.

(De leur pays lointain, les astres étaient cortège majestueux des siècles retrouvés.)
venus former le

Des racines au fruit, les tempes verdi\$sent, les sourcils se dorent.

Le temps était le bouquet de roses, le vin pétillant aux promesses d'arbre de Noël, la trace, près de la mer, de nos corps emmêlés.

LE MASQUE ET LES JOURS

I

On ne bâtit pas sur la pierre creuse. (Sur la neige des sommets, encore moins?)

'Les souvenirs voient leur emprise sur l'homme grandir à mesure que s'estompe le but.

(Murailles aux sempiternelles manifestations de force. Il suffit de l'entêtement d'une larme, il suffit d'un fétu d'air entreprenant pour que la blessure soit mortelle.)

Demain est le jour des voleurs.

De nos multiples visages, l'unique persiste; rocher sur lequel s'appuie la fatigue de la mer.

II

Le port garde sa parole. (Garde-t-illa ceinture des noyés?)

En bordure de l'abîme, scintillante couronne d'exil.

Les morts participent avec nous à l'éclosion des énigmes fourchues qui égratignent l'espace.

MÉTAMORPHOSE DE LA MATIÈRE

Un homme soulève la terre dans les foires.

(La sueur, goutte à goutte, a formé le lac dans lequel, veilleurs du passé, les peupliers avarés se mirent.)

Les femmes animent les balançoires. (Le ciel n'est que froissement de jupes au vent, troublants faisceaux de chair.)

Le cœur est une arche au seuil de notre ère, un coquillage éloquent (pour soi-même) entre les doigts de la voyante.

Les haut-parleurs se disputent un univers insolite de musique
et de cris où la voix humaine avoue son humiliant échec.

Spectaculaire combat de coqs du viol et du vide.

Un réverbère compte les perles jaunes de son collier.

La rue est le filet de sang. Mais qui l'arrêtera dans son désir
têtu d'abreuver les déserts?

SOIRÉES DE CONCERT
ou
LES MOTS ÉTRANGERS

Le ciel, c'est l'absence.

•

Le compositeur Joue avec le temps.

Il y a le mot que l'on sert, que l'on nourrit, qu'on loge (les mots reflets
complaisants de l'homme tels que « Liberté », « Amour », « Douleur ») et il y a
le mot affecté aux besognes ingrates. Il arrive que, las de sa position debout,
le mot en service commandé s'empare d'une chaise pour s'asseoir, pour
fumer. C'est la révolte de l'esclave.

Il y a
le mot
prodigue le mot riche
de son pouvoir
le mot donneur de sang donneur
d'eau
de feu
Il y a le mot-miroir

*Le cerf a sa couronne
La perle ses lévriers*

Parure au cou de la mariée

Source aux pieds de la colline

Il y a le mot-obole premières
violettes
le mot Pour l'amour de Dieu
le bon ciel vous le rendra
Il y a le mot
La part du pauvre

*Carrosse fleuri entre deux mondes
Aux mendiants la monnaie de ses roues*

Il y a le mot patient le mot
inquiet
le mot qui met en cause
esprit du jour
de la nuit
Il y a le mot
mis en cause

*La pie conteste à l'éléphant
son oeil agrandi de fourmi*

Il y a le mot étranger le mot
Je vous salue mon Seigneur
Je vous salue brave peuple
cendres et issues
Il y a le mot emblème
historique
survivance de l'égantaine

Étranger des citadelles écroulées. L'égantaine est l'unique survivante du monde englouti, emblème de l'onde. Le jour renonce à dilapider son or. A l'oreille de la marche, la nage siffle, serpent. L'eau paie le prix de la lumière, plaie devenue sang.

Étranger des mers anciennes, des écrits brisés de sel, aveugle dont la crédulité aux signes est celle, affranchie, du poème.

Il y a le mot ombre
chinoise
Torche dans la mine
le mot-matrice
émerveillé

Le poète est son poème. Il incarne l'aventure offerte au langage. Il est, dans l'immense coquillage de l'univers, la tentative absurde et toujours renouvelée de l'huître, de perler l'infini.

Il y a le mot-couple
le mot genèse
Il y a le mot-branches
lettres prédestinées
limpidité biblique

Au commencement était le mot, était l'homme. Anxieux de se connaître, il épela les quatre lettres qui le formaient et, pour la première fois, entendit son nom: *Adam*.

Comme la solitude lui pesait, il imagina un être plus compliqué que lui, composé de lettres inconnues. Il dessina, avec un doigt, sa forme sur le sable, face à la mer et sa voix révéla *Lilith* à l'univers.

Il apprit aussi, avec le temps, qu'il pouvait, pour sa joie, créer une compagne de chair et de sang. Et ce fut Ève soumise et menue, aux trois lettres arrachées au vent.

Mais il s'aperçut très vite, l'ayant caressée, qu'elle était la plus rusée. Elle découvrit seule l'Arbre avec lequel il avait en commun sa plus belle lettre, la Majuscule, qu'il grava la première dans la pierre. Elle lui offrit le fruit qui possédait en double la troisième lettre qui l'identifiait, celle que lui avait inspirée la montagne. Adam le croqua et connut la souffrance. Avec Ève et le serpent de sept lettres (pareil aux sept jours de la semaine) il éleva un alphabet d'orgueil à la gloire des poètes futurs.

Pour sa perte et leur tourment.

Il y a le mot-passeur
le fil des veillées

Passage de l'aiguille à l'image, apothéose de la laine.

Il y a le mot-mythe
ambre solaire

Il y a le mot-borne
échec sanglant

On ne détruit pas un mythe, comme on ne peut effacer l'ombre sur le chemin doré d'un homme en marche; ce serait prétendre nier l'homme qui a fait l'ombre, réfuter le chemin et le soleil qui l'ont rendue apparente.

Il y a le mot-ancre
pieuvre et preuves
Il y a le mot-écharpe

appel pathétique

Le mot hante le mot. Prisonnier des lettres qui le forment -comme l'homme de son corps ou de sa condition - une immense espérance, en pleine mer oisive, l'anime. Que de problèmes d'écriture l'hostilité de l'équipage soulève. Et d'abord celle de la communication, de la circulation des idées. Le mot est l'ennemi de l'idée. L'idée, c'est le péché originel. Le besoin de liberté du mot grandit à mesure que l'écrivain prend conscience de son art. Il y a un appel émouvant, entêté du mot. Le poète y répond, considère essentiel son rôle d'y répondre. La liberté y est en jeu.

Il y a le mot pour mot
Enfant en mal
de croissance
Il ya le mal
du mot-enfant

«Mon Dieu, faites qu'à l'école, demain, je sache orthographier "Chrysanthème"; qu'entre les différentes façons d'écrire ce mot, je tombe sur la bonne. Mon Dieu, faites que les lettres qui le livrent me viennent en aide, que je n'en mette pas plus ni moins. Mon Dieu, faites que mon maître comprenne qu'il s'agit bien de la fleur qu'il affectionne et non de la pyxide dont je puis à volonté colorier la carcasse, denteler l'ombre et le fond des yeux et qui hante mes rêveries.»

Il y a le mot-mélomane
festival des passions
Il y a le mot-musique
clé des rois

Art de vivre dans la pierre
il y a le mot-architecte

Il est indispensable qu'une salle de concert ait son plafond solide et, durant l'exécution des oeuvres inscrites au programme, ses portes et fenêtres closes; car il faut empêcher à tout prix, les sons en liberté de troubler la sérénité du ciel.

Il y a le mot-ruche
carrefour écartelé
Il y a le mot-réseau
ampleur du miel

Éteinte, une salle de concert est une gare hantée que les voyageurs de tous les climats redoutent. Plus moyen de distinguer le départ de l'arrivée d'un train sans la complicité de ses fantômes.

Il y a le mot-ceinture
Le tour du monde est de mode
Voulez-vous me donner votre tour de taille

Il y a le mot-alerte
Surprise du Je

Le théâtre était retenu au ciel par les cils d'une Américaine. «Je ne voulais pas assister à ce spectacle - dit, en rougissant, une vieille institutrice, à son neveu. Que penseront mes élèves lorsqu'elles apprendront mon aventure?»

«Vous n'avez rien à redouter de pareil- répond le jeune homme. La lampe de l'ouvreuse ne tardera pas à nous découvrir.»

Il y a le mot à mot
dialogue de miroirs

La grenouille sans chemise coasse au bord de l'étang.
«Tu peux te couvrir -lui dit la lune. L'amour n'est pas pour toi.»
Mais le gecko guette et, d'un coup de langue, décroche la lune.

Il y a le mot difficulté
d'être
le mot épreuve
du poème
Il y a le mot-soliste

Il essaie de sécher les larmes de sa poupée amoureuse avec quatre mouchoirs noués qu'il promène d'un oeil à l'autre du désespoir, doux archet.
Le public l'observe, intrigué.

Il y a le mot-nuage
revers de fortune
Il y a le mot-panorama
Les vraies vacances

La baguette du chef d'orchestre est un paratonnerre disputé (indispensable à la sécurité du public). Les paupières des auditeurs, des modèles réduits d'imperméables et de parasols.

Départ manqué
Il y a le mot

introuvable.

Ne perdons pas une seconde si nous voulons assister à l'inauguration de la gare. Un train bleu siffle pour chaque oreille. «Ne pleurez pas, jolie inconnue. Je vous promets un merveilleux voyage.» Il fallait cette douleur pour apaiser le feu des rails. Monsieur H. s'affaire dans la foule. Il lui manque une valise et c'est justement celle qui contient le Roi David. Un instant de distraction peut-il compromettre trente siècles de gloire? «C'est insensé — dit l'agent d'assurances sur la vie. Ma compagnie, qui en est responsable, ferait faillite.» Déjà, hors de portée, dans son compartiment vitré, un couple, joue contre joue, sourit. Monsieur H., resté seul sur le quai, appelle au secours. Mais la musique l'aime et n'en est pas à une bonne action près.

Il y a le mot-poésie
cordon ombilical
Il y a l'obsession
du mot

Je ne puis m'abandonner à la musique sans revoir cette jeune femme outrageusement fardée, dont la cape de fourrure rare, plus que son parfum, faisait se retourner sur son passage les abonnés médusés de la salle de concert. Je n'ai jamais su son nom. Attentive dans son confortable fauteuil de premier rang, aux prouesses du chirurgien en chef qui, au milieu de ses quatre-vingts assistants plongeait dans les notes puis brandissait glorieusement son bistouri, rougi de sang, dans le vide (Ah que de récits d'alcôve l'anesthésie soutire aux malades); épiée par d'opulents banquiers, ivres d'aventures, dont le regard rivalisait d'éclat avec les diamants de leur épouse; parmi tant de figures familières, de la vierge étriquée dont les seins ressemblaient au pommeau de quelle canne? à la septuagénaire respectée dont les défunts amants sont encore pendus à la corde graissée de sa poitrine; du général en retraite à l'athlète dépaysé, elle apparaissait comme un piège grotesque qui menaçait la vie de tous. Je fus le plus prompt à la dénoncer. Mais j'oubliais qu'elle était mon inquiétude. Il me fallut, alors, pour m'en défaire, avoir recours à ma plume.

Je ne veux pas qu'une heure de plaisir partagé soit la cause d'un grand malheur.

Il y a le mot prestige
de la farce
Il y a le mot conscience
du monde
Il y a le mot robe
étoilée

La robe de la chouette fut tissée par vingt millions de morts.
Haute couture n'est pas un vain mot. On n'en fait pas de plus élégante.

Il y a le TRAÎTRE MOT

Je me penche sur le mot aux fines écailles
Dans la mer le mot est étourdissant
Il file entre les doigts du curieux Prend-il garde à l'hameçon
Le pêcheur est l'intrus le monstre
Je lève les yeux sur le mot aux belles plumes
Dans l'espace il tient à un fil à un étonnement
Prend-il garde au chasseur à l'orage Le fusil comme la pluie a les
prunelles qui tuent
Je prends le mot au dépourvu
Il a un port d'île
des jambes secrètes de sable
un torse de voile
Il a des yeux de mouette
et de grandes mains vides
dans lesquelles se réfugie le monde
J'ai suivi le mot sur combien de chemins
Il s'est arrêté une fois pour me sourire
Il n'avait pas de tête
pas de cou
il n'avait pas de bras
pas de jambes
et ma bouche surprise
modulait son nom

LE DANSEUR ET LES CIMES

Les poèmes sont des chaînes de montagne dont les cimes, diversement
hautes, sont formées d'un ou de plusieurs mots à l'immense pouvoir
d'attraction .

*

Le vide ronronne, bête béate, comme l'oeil.

A chaque prunelle, son dompteur.

La faux ne fauche pas la flamme, mais le blé .

*

L'absence apparaît toujours entourée de figures complices qui la rendent réelle; ballerine au milieu du ballet qu'elle irradie.

•

Désert fertile d'un pas.

Le feu bâtit les fêtes.

•

Une perle, quand elle a le bras levé, roule en rougissant jusqu'au milieu de son sein.

*

Le visible et l'invisible se disputent la nappe d'eau claire où le danseur plonge, les bras ouverts. L'image qu'il rapporte est celle du monde à recréer que chaque jour propose à l'homme.

*

Le danseur découvre la ressemblance, accomplit le miracle d'unir ce qui, sans lui, ne se serait, peut-être, jamais rencontré: êtres et choses perdus dans leur nuit, prisonniers de leur forme, de leur origine; fragments d'un monde sensible, éloignés l'un de l'autre par scrupule ou par devoir, par nécessité ou impuissance. Il capte les accords les plus intimes, les déchiffre dans le geste ingénu.

*

Un aveu est un noeud que l'on défait à deux; un murmure effarouché de miroirs.

*

Les secrets sont des portes que la nuit dissimule au regard.
Le danseur ne cherche pas à les révéler mais, émerveillé, à les franchir.

•

Entre le danseur et la danse s'établit une complicité que rien ne peut rompre; entre fête et figures ordonnées.

*

Tour à tour inventeur de son art et inventé par lui, le danseur compose avec les pas les plus légers, les plus épris. Au premier appel, ils accourent. Et ces receleurs d'espace que le voyageur doit, tant ils sont avares, à chaque départ corrompre pour les forcer à lui obéir, on dirait qu'ils se pressent autour de lui, le sollicitent, qu'ils le précèdent, impatients, sur la route. Il faut les saluer tous avant de l'atteindre.

*

Les images sont ces fleurs étonnées, tant elles sont noires et tant elles sont blanches, dont on ne sait jamais si le danseur les a cueillies au sommet de la montagne ou bien s'il les a ravies au coin d'herbe le plus retranché de sa solitude.

*

Le poète relève sur la page blanche, les pas d'un danseur enfui que, dans le rêve, il assimile aux mots prestigieux tombés de sa plume.

*

La phrase à soustraire à la musique naît des bonds successifs du danseur que les virgules, chutes désespérées, dénombrent et que le dernier accord, à bout de souffle, interrompt.

*

La liberté du mot se mesure à la liberté du poème. Ainsi le danseur à la danse qui l'écrit.

*

Le poème, le danseur ont besoin de grands espaces pour leurs édifices.

*

L'eau poursuit avec le feu un dialogue amorcé par la mort.

*

Le mot mate la main.

LES RAMES ET LA VOILE

La lettre vole le mot qui vole l'image qui vole .

La lettre ment au mot qui ment à la phrase qui ment à l'auteur qui ment .

La lettre rêve le mot qui rêve la phrase qui exauce le mot qui exauce la lettre.

La lettre délie le mot qui délie l'image qui délie le jour.
La phrase pare le mot qui pare la lettre qui pare l'absence.

La lettre dépense le mot qui dépense la phrase qui dépense le livre qui dépense l'écrivain qui se ruine .

*

Signes et rides sont questions et réponses d'une même encre.

La page est toujours blanche pour le mot qui s'y risque, esclave ou seigneur.

*

Le mot est l'image de l'homme: donc, un autre.

Le mot est l'homme, sa mémoire et son devenir.

Le mot arme le mot contre lui-même.

Le mot ne peut être secouru que par un mot.

A chaque mot, sa part d'encre.

L'homme s'appuie à l'homme comme le mot au mot qui l'éprouve.

*

Il y a des mots qui n'ont jamais touché la terre.

*

Les mots qui se cherchent ont le regard triste des amants séparés.

Les mots se groupent autour de l'image comme les hommes autour d'une table ou d'un feu de bois.

*

Les paroles circulent vêtues d'haleine.

*

Les poèmes recèlent de puissantes torches que, dans l'ivresse de leur liberté, les mots braquent sur la nuit opaque.

En supprimant, avec les signes de ponctuation, les zones franches, le poète aggrave, entre les mots, les causes de conflits ou multiplie les chances d'une intime entente.

•

L'oeil du lecteur risque, à chaque syllabe, d'allumer un incendie.

*

Gomme le feu, l'eau a ses faiblesses.

Le rêve est aux racines.

Le vent se fie au vent.

*Une fille peinte en bleu
suit la courbe de l'écho*

L'aile de l'oiseau ploie le soir.

*

Les crapauds ont le goitre de l'angoisse .

Comme le clou, le temps rouille le cri.

*La faim porte en soi
ses rayons en croix*

Le bruit saigne.

L'épée pleure la plaie.

*Le nègre parle à la nuit
à voix basse sous la peau*

Du sommeil du loup émergent les yeux de la victime.

La pierre épaula éperdument le puits.

*

L'air lit dans l'eau.

Pour le clocher, la terre est un lit inaccessible.

Les morts sont entourés d'eau que les souvenirs remuent .

*

Feuille à feuille
feu à feu
l'eau rallie
l'eau

*

Le mot porte en soi le livre, comme l'homme l'univers.

L'ombre susurre à l'ombre le chemin secret du jour.

Avec les mots, nous longeons 'l'abîme. Le premier faux pas peut être fatal.

La neige parle à la blancheur un langage que le riz ignore.

Le mot chérit l'obscurité.

Le jour hante le livre.

*

Le dernier cri est la naïveté.

*

D'un doigt, l'enfant fit tourner les cerceaux de couleur qui se perdirent dans les yeux fascinés de la foule, ses complices.

La demeure du ruisseau se reflète dans chacune de ses fenêtres comme le monde aveugle dans nos yeux.

Une fois conquise, l'image demeure dans nos yeux comme une île au milieu de la mer.

*

Ton monde et le mien se séparent dans nos yeux .

*

Dans un poème, l'émotion passe d'une image à l'autre comme le papillon à travers champs.

La danseuse sur glace grave dans le miroir une phrase condamnée à rester secrète.

Le vent qui souffle sur le titre du poème le force à se raidir comme font les hommes contre le froid.

*

L'artiste organise la vie lumineuse des yeux.

*

Sûre de son chemin) la prose se distingue de la poésie, comme le marcheur pressé par le but, du danseur ivre de n'arriver jamais.

Le monde dispute à l'homme le poème} croissance ébruitée de la rose.

Le poème est la soif que le désir d'une plus grande soif étanche.

Le poète est rivé au poème, comme le mot à la mort du monde qui le projette.

Le poème perpétue un instant de la vie du mot, un sourire, une rencontre.

Le premier geste du poète est de saisir au vol sa part de survie.

•

Les conséquences de l'action des mots dans le poème ne nous apparaissent qu'à lointaine échéance.

•

Encre, lueurs de mots.

La vue modèle, comme la voix, le mot.

Les paroles ont les sons pour ombre.

*

Le poème a brisé dans le mot le miroir qui déformait son image.

L'attente de la cible est atone.

Le mur mise sur le sol.

*

Pareille à celle de la corolle et du papillon l'inspiration est une idylle entre la *poésie* et *l'objet* au caprice de laquelle est soumise la parole.

*

Discipline: ôter au selle goût de l'eau.

*

De miroir en miroir l'écho voit son visage fondre.

Les murs confrontent leurs mots blancs.

Chaque fenêtre défend son paysage.

*

Les désirs sont peuplés d'objets qui nous épellent.

Les objets sont les bornes que nous déplaçons dans l'entêtement fébrile de nous atteindre.

Il y a l'objet et sa geôle. Le poète scie les barreaux dans l'ombre.

*

Coucher sous son toit est la principale préoccupation de l'artiste.

*

Plages peuplées à midi de pensées nues; la nuit marges rendues au sable.

*

Toute pensée cherche ses traits dans la pensée qu'elle engendre. Comme le père dans le visage anxieux de son fils.

*

L'artiste impose à la pensée le couvre-feu.

*

Comme le ciel sur la mer, l'oeuvre s'ouvre sur l'homme qui se cherche en elle.

Peuple et poèmes ont la voix de leurs morts.

Pareille à la mer au moment du naufrage, l'histoire hausse le ton au chapitre des martyrs.

L'expérience de la mort de l'homme et du mot est à la taille de leur audace.

*

Le désert émet des mots arides.

L'aurore crée le coq .

Les rêves nous décrivent dans l'épreuve.

*

La mémoire du poète est son temps.

La poésie ne change pas la vie, elle l'échange.

Nous sommes portés .

*

Le poème est la ressemblance.

*Petites incursions
dans le monde des masques et des mots*

1956

Nouer le naturel.

LA PAGE BLANCHE

Elle porte le même nom que ses soeurs nées de la blessure des branches et dont on peut lire, en transparence, le destin.

Elle a, de l'aile, la légèreté utile.

Promise à l'écrivain, tant d'aveux inspirés la séparent de lui, qu'à peine approchée, elle est, déjà, l'épreuve d'un amour perdu.

L'ACTEUR

Il est le point de mire de l'assemblée. Il étonne, émeut, multiplie ses effets. C'est un acteur-né, de l'avis unanime.

Enfant, — Est-il vrai que l'on juge de l'âge d'un vocable au nombre de fois qu'on l'a employé? -son inclination au jeu le poussait, bien souvent, à faire l'école buissonnière.

Dans la forêt, pour les sylphes et les fées, il interprétait les Princes et les Mendiants.

Son secret devint l'aiguade bleue de sa gloire. Désormais, moins soucieux d'interroger de nouveaux visages que de plaire,- et, dans ce domaine, il n'est pas à court d'inventions — le public est sa galerie de miroirs.

Certains auteurs - les plaideurs aussi - qu'il aide à briller à ses côtés, l'attifent de mille rubans; les poètes le méprisent en vertu de leur passion de la solitude et de la parole de vérité.

LE CONFÉRENCIER

Il est sur l'estrade, derrière une table de bois. Je l'écoute. Je ne le regarde plus. A intervalles réguliers j'entends, pareil au glissement d'une rame sur l'eau, le bruit d'une feuille de papier qu'on retourne. A chaque pause, un silence de prunelles éprises, d'haleines printanières étend son aire dans la salle oblongue, pleine à craquer, que le raclement insolite d'une gorge sensible, qu'une quinte de toux - pourtant prévue, attendue; mais c'est la tête de la victime qui constitue la surprise -viennent briser de biais, traîtreusement. Et quelquefois aussi la nuque provocante d'une écolière qui éveille le désir d'un auditeur en mal d'amour, pris dans ses méandres, dans ses noeuds, comme le poisson dans l'infini de ses reflets.

Il parle. Il semble sûr de son sujet. Et pourtant, dans le flot de ses paroles - il y en a toujours treize ou quinze dans chaque phrase, comme au rugby- j'ai le sentiment qu'il cherche le mot juste, le *mot-miracle* - sans doute le ballon - qui lui échappe. Et ce n'est pas faute d'être dans le coup. Il court après, cogne, s'agite. Un instant j'ai cru qu'il l'avait saisi. Mais non.

Et je pense que s'il était un danseur, il n'aurait eu qu'un bond à faire pour l'attraper au vol; s'il était un coureur de cent mètres, il n'aurait eu que quelques secondes d'effort à fournir pour jouir de sa victoire. Mais il est un joueur de rugby et je ne puis chasser de mon esprit l'image douloureuse de ce jeune espoir d'outre-Atlantique qui, sur le point de marquer un« essai», reçut d'un adversaire un coup d'épaule si violent qu'il en mourut.

LE CHEF

Les mots voulaient un chef. Mais lequel élire? Un chef qui saurait forcer les hommes à parler, à écrire correctement. Plus d'à-peu-près, jamais plus un mot pour un autre. Une phrase parfaite, digne de survivre. Les voyelles rêvaient d'un artiste, d'un compositeur de préférence; les consonnes d'un militaire de carrière. Les verbes qui s'étaient déjà formés en groupes distincts proposèrent un imparfait du subjonctif pour ses titres de noblesse et son érudition. Les articles, les pronoms, à défaut de candidat, formulèrent de vagues espérances d'alliances subtiles. On consulta les lettres qui, comme chacun sait, sont les plus exigeantes. Elles firent valoir leurs sympathies et leurs antipathies; basées sur d'anciennes querelles de famille ou d'heureuses rencontres du hasard. Un mot, enfin, à cause du nombre inusité de ses syllabes auquel il devait son prestige, rallia tous les suffrages; mais on découvrit bientôt, avec amertume, qu'il n'était pas le plus long de la langue.

L'ÉTRANGER

Il vivait de désir et d'encre. Il détestait les phrases empruntées, les clichés autant que les réunions - celles de famille en particulier qui ont rougi les yeux de son enfance - les livres d'or et les journaux. On ignorait son origine; ce qui donnait lieu, de la part des curieux, à d'interminables spéculations sur son compte : à savoir s'il était un étranger - bien que son accent ne l'eût jamais trahi- ou un citoyen de ce pays-ci - auquel cas on lui aurait connu au moins un parent. Certains disaient qu'il se désintéressait de la condition des mots, qu'il était un incurable égoïste; d'autres, au contraire, soutenaient que, s'il gardait ses distances avec ses semblables, c'est parce qu'il était malheureux. On lui attribuait quelques liaisons, mais toutes avec de mystérieuses voyageuses débarquées pour un jour et qu'on ne revit plus. Les philosophes avouaient leur impuissance à l'associer à leurs traités. Il surgissait de la plume par surprise, attiré, on eût dit, par le visage ou la voix d'un vocable dont personne n'avait soupçonné le pouvoir de séduction, pour devenir une des énigmes de la poésie.

L'ALPINISTE

La montagne est bâtie sur un secret que l'alpiniste, cordage et pic à ses pieds, partage avec le crête conquise⁴ Le coeur se livre en dernier. La neige, réfléchissant le soleil ou incendiant le soir, le dissimule au regard du monde. A travers elle, l'oreille collée à sa peau, j'ai, autrefois, entendu battre le sang de la roche.

Le secret de la montagne, c'est le silence bourdonnant de la ruche aux fleurs : fléchies sur lequel s'acharne, en vain, le vent.

Au loin - déjà présente - il y a la plaine peuplée du retour, la *parole*, tell' amer fruit sur la branche muette, impatiente de régner sur la nudité de l'homme.

LE VOYEUR

L'assimiler, comme le souhaiteraient quelques-uns, à un malfaiteur, serait commettre une injustice grave.

La page dans laquelle les poètes tentent de pénétrer par une succession de portes condamnées, à l'oeil qu'elle subjugué, révèle un univers naissant de racines et d'étoiles.

Le monde, à l'exemple de l'homme, se mesure à l'alphabet; d'abord aux syllabes, puis aux vocables. Une fois nommés, cime et rivage ne sont que signes soumis. Point n'est besoin au voyeur du secours de l'encre pour les déchiffrer. Il les a veillés jusqu'à la vie. A l'instant où l'écrivain les revendique, il se détache d'eux.

Le voyeur est l'ami du voyant que de communes station dans l'invisible ont uni. Semeur de secrets, au nom de quelle morale - celle des mots qui l'animent ou celle des hommes qui le renient - le condamnerait-on? Les reptiles et les oiseaux qui parlent à deux mondes n'auraient-ils pas, alors, à partager, avec la poésie, son châtement?

LE POSSÉDÉ

Pour réduire le démon - qui est l'image - et rétablir l'équilibre de la terreur en deçà et au-delà des frontières d'encre, les mots envoûtés exécutent une danse magique semblable, autour du sorcier masqué, à celles des tribus primitives.

A égales armes.

Ils ont la poitrine et le visage peints aux couleurs des matins que les brebis baignent de leur lait et les faucons, dans leur large vol de voleur, du sang noir de leur proie.

La cérémonie éteinte, humbles vocables rendus à eux mêmes, leur puissance d'une heure fut à la taille du déguisement dont s'est défait leur âme.

Le poème est pour demain.

LE MARIN

Lors d'une escale - la seconde, cette saison - un marin est venu à ma rencontre.

L'ayant, de loin, reconnu j'avais posé ma plume et quitté ma maison pour l'accueillir sur la dune, persuadé qu'il me rapporterait de ses voyages, la réponse enfin à sa *question*.

L'IGNORANT

Hissé, malgré lui, au faite de la solitude où parlent les prophètes, il ne sait pas s'il doit répondre par « oui » ou par « non » aux mots qui l'assaillent et dont il assume la chance. Il est sans mémoire et sans malice. Préoccupé, comme les faux héros du qu'en-dira-t-on, il ressemble davantage à un corbeau qu'à un aigle. Mieux lui eût convenu cent fois une vie à l'ombre des arbres qu'un avenir en Majuscules. Il doit sa fortune - ou sa mésaventure — au caprice, peut-être à la science d'un auteur inconnu.

Des jours traduits et des nuits, il est,. dans sa gloire ou sa misère, un *titre* à méditer.

Le pacte du printemps

1957

Les mots se sont engagés dans
le sentier des mines mais ont
perdu ma voix Silence encrier
renversé La plume est l'épave
Mes deux soleils fleuves formés
La mer est au-dessus des arbres
Mémoire des feuilles les heures
fêtent leurs. fleurs Le sommeil est
le fruit transparent La nuit est
cueillie aux branches Demain est
sans ombre Notre légende est
secrète Ainsi s'est consumée
l'aurore où la parole ôtée
parle à qui n'a jamais parlé
se veut néant tache de sang
Page froissée main toute pâle
serrée L'adieu est sans limites
L'univers vit d'oubli étapes
d'étoiles L'homme et la nature
ont les mêmes liens mêmes biens
La soif est terrestre Chair douce
d'asile les pierres sont les
songes Aux cent preuves l'appui
cristallin des sources visages
volés Nous ne savons plus où
nous sommes où nous rayonnons
Jeunesse des galets la plage
est le port silex du désert
le sable témoigne de vos
royaumes que hantent reptiles
et faucons veufs La fuite du
temps affecte l'aile écolière
les couleurs le cycle d'or qu'elle
poursuit Dans le bec perceur d'yeux
est l'éternité dans le venin
des racines coupées du tronc
Ma plainte est celle de la plaie
ma chanson le dé du désir
L'eau-morte est le maître absent autre

tyran dont la forme est le froid
Le soufre est saisonnier le simple
geste annonciateur de cendres
Feu germé à proximité
de nos partes champs échangés
que la douleur laboure ensemble
avec l'espoir boeuf attelé
Les mains dépossédées sont les
mains qui nous sculptent une fois
l'échec conté Villes vécues
murs asservis je m'éloigne au
bruit de mes pas auquel s'accroche
un nom d'emprunt Je n'ai de terre
que la terre Ainsi le jour
est sans ajours Je n'ai d'atout
que la chance des dalles dures
sur lesquelles le pied se pose
Un destin se joue avec sa
respiration et le serment
de ses serfs le ciel licencié
Midi des mirages des rames
dans l'air fendu Les rives ont
leurs volières prisons de verre
A chaque cri le jour vole en
éclats L'hiver croît en menaces
amer murmure de nos armes
que la femme inquiète surprend
L'enfant porte le pouvoir de
vivre sur les épaules La
race est dans les reins Là-bas il
y a mon amour aigle blessé
Les cimes sont les socles Les
lèvres livrent la clé Là-bas
la parole est profonde abîme
fatal La plainte est le lit du
verbe fleuve de voix mêlées
Mes deux soleils miroirs captifs
La neige noue sa chevelure
à la hampe des crépuscules
La tête sombre la dernière
avec l'arc-en-ciel et le livre
ouvert Aux échos le collier
des vaines victoires la cible
offerte La palme est pour la proie
Aux écrits le printemps le pacte

LE SABLE

Toute la mémoire du monde
est dans un grain de sable.

RÉCIT

(1980)

1 // et son féminin //e

2 // n'existe pas // est l'île.
Seul l'océan existe.

3 Regarde avec quelle violence, parfois,
la mer s'acharne sur son absence
plus dure que le roc.
Vagues, monstres en délire, ô chant!

4 L'île fut autrefois le manque, le trou,
l'oubli.
Comment cela s'est-il produit?
Un vide comblé avec des pierres,
au milieu des ondes.

5 La terre est plus haute que la mer
et plus profonde;
mais il arrive que l'eau se venge de
son humiliation.

6 L'île demeure où, autour d'elle, tout
bouge, bondit, tremble.

7 Stable. Solitaire.

8 Indélogeable présence.
Inviolable absence.
Laquelle l'emportera
sur l'autre?

9 La voile ignore sa rivale.

10 La mort est sans remords.

11 Qui dira qu'il est venu?
—A qui?

12 ... et son féminin l'île si exposée, si
déterminée.

13 Il y a longtemps qu'il erre. Un jour
il passera, peut-être, par ce pays.

14 ... un jour, comme une île jumelle
au-dessus de l'île.
Translucide, émancipée.

15 Toutes chances
réunies.

16 Le soleil est à l'abri de ses rayons.

(Ronde plénitude.
Intense clarté.)

17 Il n'a pas dit pourquoi il était parti
ni quand il reviendrait.
Il n'a rien dit
ou presque ...

18 Son féminin //e, de son côté, ne
rompra plus le silence;
car une fois ...

19 Depuis cette fois-là, elle espère.
En silence .

20 Il n'a pas dit pourquoi il a été
contraint de partir.
Inexplicable est restée la cause.

21 Aucune parole ne précède les vrais
départs .
Seule une parole d'avenir les
accompagne.

22 A son sujet,
tout ce que l'on pourrait mentionner
est, qu'un jour, il partit
de chez lui.

23 Son féminin //e, on le voit, n'avait
pas le choix.

24 Résister à la permanente menace
environnante,
qui peut prétendre que c'était un
choix délibéré?

25 Repliée sur soi-même
-elle en est sûre -
à certains moments
elle voudrait mourir.

26 Cela ne saurait s'appeler une
certitude:
un morbide désir de disparaître,
plutôt.

27 (Il ne peut y avoir de certitude
face à tant de brumes amoncelées;
vastes étendues, compactes,
fantomatiques.)

28 // n'existe pas. // est l'île.
L'épreuve, l'intervalle persistent.

29 Cela s'est déroulé, sans doute, de la
sorte.
Le temps d'un éclair;
d'une improvisation.

30 Un amnésique instant d'insolence.

31 Il avait décidé.

Ses décisions sont toujours
irrévocables.

32 Depuis
nul repos
ni répit.

33 Le tumulte partout.
Et lui, debout,
face à l'inconnu.

34 Sa tête plus haute
que l'horizon
et que le monde.

35 ... et son ombre tiède sur l'humide
sable de l'île.

36 On ne comptera jamais les pas de
l'absence
et, cependant, on les entend
distinctement.

37 (... comme de sourds battements
dans le coeur ou dans la poitrine;
comme, d'une langue morte, l'écho
captif de quelques proches vocables.)

38 Lui, l'illuminé,
et son féminin //e.
Lui, sans but.
Elle, le but.

39 .. .l'habité, l'inhabité.
Voué à l'errance.

40 Il avait dit ... mais juste un mot.
Inaudible. Douloureux.

41 Son féminin //e l'a, aussitôt, perçu.

(Sans le percevoir tout à fait.
Comme on perçoit le retournement
d'un silence,
l'envers d'une pensée.)

42 De ce qui fut, pourtant, dit,
L'effacement prématuré.
L'empreinte
condamnée.

Muette.

43 ... où le regard n'a plus de prise
sur l'objet.

44 (De ce qui fut réellement dit
mais volontairement
brouillé
puis enseveli.)

45 Tombe est, aussi, l'île: vide tombe
où gît ce qui, un matin ébloui,
fut à peine ébauché.

46 Déchirement du couple.
Fuite et fers:
le double rappel.

47 ... une même détresse.

48 Ostensible volonté d'être
de durer.
Avec le néant.

49 L'espérance entêtée.

50 Elle, immobile.
Lui, si étrangement mobile.

51 Jamais le silence
ne se réfère au silence.

Jamais l'aurore à l'aurore.

52 Lui, ses pas dans les siècles.
Elle, fidèlement figée

dans l'instant.

53 (... au milieu d'un univers déchaîné,
rivée à son aire,
par ses lourdes chaînes
d'ombre et de lumière soudées.)

54 Jamais, à l'absence,
ne se réfère l'absence

Jamais, au crépuscule, le crépuscule.

55 La démesure ne serait-elle que
mesure perdue, reconquise?
Où elle n'est plus supportable,
elle se confond avec son ambition
inavouée.

56 Abusive prétention du geste;
de la forme éprise d'elle-même.

Dans l'univers tant de murs
provocants
et de portes interdites.

57 Au tréfonds de la mer,
algues à la dérive,
que de liens
défaits!

58 Lui, l'excès d'un pas décidé.
Elle, la vertigineuse origine,
le ventre.

59 Lui, le jamais dit.
Elle, le dire différé.

60 Ses mamelles encore gonflées de lait.
Femme dans la pérennité des sources
et des signes.

61 // et son féminin //e.
La rive et le large avertis.
Le phare inutile.

62 Nul retour envisagé,
possible.

63 (Il n'y aura jamais assez d'heures
pour venir à bout
de la mémoire.)

64 (.. Jamais un équipage de navire
pour affronter les flots de l'éternité,
par endroits en flammes.)

65 (Brisures d'un gigantesque miroir,
quel conséquent visage
oserait se pencher sur elles?)

66 Le feu couvait sous l'onde et l'eau
n'était plus que repères d'incendie;
qu'opacité scandaleuse.

67 Par intermittence on voyait luire,
derrière les rideaux de fumée,
d'insolites poignards avides.

68 Blessures. Folie.

69 Ne pouvoir continuer
ni s'arrêter ...

70 ... ni redire.

71 N'avoir rien eu à dire
et avoir voulu l'exprimer.

72 // ne disait rien
et son féminin //e,
de temps en temps
tâtait, inquiète, le pouls du silence.

73 (Le ciel
au-dessous
de sa couleur;
au-dessus
des étoiles et de l'obscurité
obsédantes.

74 (Dépassée,
la pensée.)

75 Enfer des gouffres
et des cimes
au fil aventureux de la plume.

76 Par le feu,
combien de vierges feux
allumés!

77 // brûlait vif
et son féminin //e,
nue, parmi ses cendres
veillait, assise.

78 L'errance est le masque
jeté,
piétiné.

79 Le piège est le seuil
et le terme accordés.
Ô perpétuel commencement.

80 La main n'est jamais
innocente.

Le feuillet sacrifié.

Lettre à M.C.

1

Qui dirait encore, de cette île, qu'elle est une île et de ce «Il» qu'il est une pensée?

Qui dirait, ne ressassant que cela, qu'« Il» et «Ile» sont une seule pensée au sein du vide où elle persiste; tantôt figée dans son désir- mais c'est l'espace

qui, autour d'elle, s'anime-; tantôt ivre d'errance- mais dans un univers immobile.

Ce qui demeure fuit. Et à aucun moment ne refuse: ni l'attente, ni l'aventure;

*ni d'être double,
ni d'être solitude du double
et multitude de solitudes.*

(... une même pensée, un seul être, divisé cependant: une part de lui dédiée à l'errance —la meilleure? la pire? —; une part de lui promise à la pierre. Au point nul de toute espérance.)

Disant davantage — ne se livrant pas. Une pensée à ce point partagée qu'au plus frêle de sa précarité, elle cesse d'être double. Ne disant rien que sa négation.

(Un jour l'île se prit à voyager. Pour l'aimé, pour elle-même, elle devint le voyage.

Dans l'infini qui les sépare et, à la fois, les unit.)

... cette blancheur d'un autre soi-même, plus blanche encore 'où elle s'écrit.

Mots extrêmes.

L'espace ah! l'espace infranchissable.

Qui dirait, aveugle et, aussi, émerveillé, la séparation alors qu'elle est univers préservé dans sa plénitude?

(Inséparables parties - moments - d'un corps indivisible dans son désir inassouvi que l'union brise.

Toute distance vaincue; néanmoins toujours à parcourir?)

Là où la douleur est seule et l'amour, ses propres ailes brûlées.

Disant l'immémoriale attente; en vain la perpétuant où il n'y a plus de cris qu'intérieurs.

2

*Et puis cette« Ile» au plus lointain de l'exil où
l'onde n'est qu'ample rumeur indocile; que mots
ivres, sans objet, se heurtant à
leurs lettres défuntes.*

*Poussière de sel.
D'autres déserts sont en vue.*

*Ronde est la terre à force de tourner sur elle-même.
Le vide qui l'a modelée, la voulant ainsi.
La rondeur est fruit de la patience. Toutes
les traces cédant à la courbe.
Bel arc-en-ciel!*

*Serons-nous toujours ce bond et cette chute
où le nom s'ouvre au nom qui l'habite;
où la couleur s'ouvre à la couleur et se
consume?
Le vide est plus vide après l'incendie.*

*Et puis cette errance toujours reconduite.
Et ce besoin urgent, pathétique d'en finir.*

3

Un point brillant à l'horizon. Sait-on, au coeur des nuages, qu'il est tête de clou?

*(Comme le regard qui, pareil au phare balayant l'océan de sa lumière,
après avoir embrassé l'univers, se fixe sur son secret.)*

Feinte liberté! L'errant, dans sa dépendance à la route, ne témoigne que de ses chaînes.

*De cette solitude qui parle à soi-même pour rejoindre la solitude de l'autre,
la parole est le pas et l'ancre.*

Un moment de distraction aura suffi à noyer les cinq continents.

La mer est sans remords.

*Le dilemme et l'épi. Le champ n'est jamais que sol meurtri d'une
innombrable naissance.*

*Un Voyage, vous dis-je, un éternel voyage dans l'inconnu et dans la mort.
L'âme est plus vaste que le monde.*

Nous sommes cette déchirure.

4

(Ici, commence la lettre annoncée, promise.
Ce qui est à dévoiler, à communiquer, l'écrirai-je, le transmettrai-je?
Feuillet vierge
sur lequel nous nous penchons:
le même.)

LA MÉMOIRE ET LA MAIN

(1974-1980)

Il y eut, jadis, une main
pour nous conduire à la vie.

Un jour y aura-t-il une main
pour nous conduire à la mort?

I

Des deux mains

(1975)

CEUX À QUI...

I

Ceux à qui on a ôté le droit
de vivre ont droit, au moins, à une
pensée.

...une pensée qui serait leur
droit.

Tout le matin tient dans deux mains.
...mains qui brûlent avec le jour.

La nuit est, peut-être, consommation de nos mains.
Il ne faut, cependant, pas confondre cendre et ombre; -
mais qui sait?
La nuit n'est-elle pas, à la fois, prélude et terme
d'incendie?

Tu n'a plus de mains. Tu dors.

On meurt de ses propres mains.

(On meurt sans mains)

II

Le vocable sépare la main, de la main qui le forme.

Une main suffit au livre.

...la main qui s'est substituée à la main et dont le vocable dit l'appartenance.

III

Beaucoup de bruit dans la disparition du bruit.

Silence pour rien.

La main n'entend que le silence; n'étend que la main.

IV

Le corps caressé épanouit la main. Au poing manque la caresse; manque, également, la plume.
— La plume entr'ouvre la main.

La main s'ouvre au vocable, s'ouvre à la distance.

V

La plume est le poignard. La main fait saigner:
saigne.

Écrit-on avec le sang du vocable mêlé au sien?

VI

Il y a le temps de la main, comme il y a le temps de l'amour — ou de la mort.

(La main passe la main.)

VII

(La main est avenir.)

VIII

Main serrée sur la faim.

IX

Lourd fardeau.
Déjà le livre.

X

TUNNEL

(L'invisible parcours.)

XI

L'univers traverse la main, verse dans
l'abîme.

Les Horizons sont privés d'air,
les extrêmes.

XII

Nuit seule.

(Le livre étoilé succombe.)

XIII

Toutes les lumières furent lumières de
poussière.

...toutes redevenues poussière de
lumière.

MAIN DÉMASQUÉE

I

Une nuit pour porter
un autre soleil.

II

L'aveugle connaît-il
la douceur primitive
d'être entièrement nuit?

III

“un soleil est en nous - disait un
sage — La matin l’ignore et, pourtant il a
fait, de ma vie, un perpétuel matin.”

IV

“Il n’y a pas — disait, aussi, le
sage — de transparence qui, une fois, n’ait
été démasquée.”

À DEMI OUVERTE, MA MAIN

A demi ouverte,
ma main
insensible à la fatigue.
Signes et leurs sons
cherchent à s’engouffrer
dans l’étroit espace
promis à la plume.
Bientôt, la respiration
ne se fera plus.
La main s’aplatira
sur le feuillet.
Abusée,

*(“qu’importe que ce soit de droite à
gauche ou de gauche à droite.
La main n’écrit que dans le sens
brûlant de la vie à la mort, de l’aube
au crépuscule”, disait-il.*

*“Le jour et la nuit sont les deux
pôles d’une main”, disait-il aussi.*

TOUJOURS CETTE IMAGE

Toujours cette image
de la main et du front,
de l’écrit rendu
à la pensée.

Tel l’oiseau dans le nid,
ma tête est dans ma main.
L’arbre resterait à célébrer,
si le désert n’était partout.

Immortels pour la mort.
Le sable est notre part
insensée d’héritage,

Puisse cette main
ou l’esprit s’est blotti,
être pleine de semences.

Demain est un autre terme.

Saviez-vous que nos ongles
autrefois furent des larmes?
Nous grattons les murs avec nos pleurs
durcis comme nos coeurs-enfants.

Il ne peut y avoir de sauvetage
quand le sang a noyé le monde.
Nous ne disposons que de nos bras
pour rejoindre, à la nage, la mort.

(Au-delà. des mers, au-dessus des crêtes,

*minuscule planète non identifiée,
mains unies, rondes mains comblées,
échappées à la pesanteur.)*

Lorsque la mémoire nous sera rendue,
l'amour connaîtra-t-il enfin son âge?

Bonheur d'un vieux secret partagé.
A l'univers s'accroche encore
l'espérance du premier vocable;
à la main, la page froissée.

Il n'y a de temps que pour l'éveil.

II

Le sang ne lave pas le sang

(1976-1980)

MAIN DOUCE À LA BLESSURE MÊME...

I

Main douce à la blessure même,
hors de livre.

A chaque page, sa main;
à chaque âge;

mais aussi
à chaque ombre:
ombre de ma main.

II

Ta main sur ma main,
tiède épaisseur de l'ombre.

III

Tant de larmes dans une main
pour abreuver la mort.

IV

Stèle.
Une main, surgie du néant,
surplombe nos tombes.

Pureté des larmes.
Impureté du cadavre.

V

Mains contre mains.
Toute la vie — ô ce sang! —
s'égoutte d'une main ouverte.

VI

Main aux doigts écartés,
soleil de nos morts.

Le ciel est, aujourd'hui,
plus bleu qu'au premier matin.

VII

Ouvre, grande, ta main.
Cette ouverture est le salut.

Le ciel est à peine au-dessus de la terre.
Nous nous mouvons dans le vide.
Nous abattons un mur à chaque pas.

L'EAU

Avant, il y a l'eau.
Après, il y a l'eau;
durant, toujours durant.

— L'eau du lac?
— L'eau de la rivière
— L'eau de la mer?

Jamais l'eau sur l'eau.
Jamais l'eau pour l'eau;
mais l'eau ou il n'y a plus d'eau;
mais l'eau dans la mémoire morte de l'eau.

Vivre dans la mort vive
entre Je souvenir et l'oubli de l'eau,
entre
la soif et la soif.

L'eau entre:
Cérémonie.
L'eau s'installe
et coule:
Fertilité.

Toujours l'eau pour l'eau.
Toujours l'eau sur l'eau.
Abondance.

— Le désert fut ma terre.
Le désert est mon voyage,
mon errance.

Toujours entre deux horizons;
entre horizon et
appels d'horizons.
Outre-frontière.

Le sable brille comme l'eau
dans la soif inextinguible.

Tourment que la nuit endort.

Nos pas font gicler la soif.
Absence.

- L'eau du lac?
- L'eau de la rivière?
- L'eau de la mer?

Viendra, bientôt, la pluie
pour laver l'âme des morts.

Laissez passer les ombres brûlées,
les matins aux arbres sacrifiés.
Fumée. Fumée.

*(Cris jadis en fruits,
en fleurs, en feuilles
et leurs longs bras tendus.)*

A chaque bras, son horizon.
A chaque fleur, à chaque fruit,
leur saison.
A la feuille, son inclinaison.

Le ciel regarde vers la terre.
Écrire serait laisser les mots se déverser
pour irriguer le sol.
Toute phrase est de pluie
et de lumière.

J'écris le désert.
Si forte est la lumière
que la pluie s'est volatilisée.

Il n'y a plus que le sable
où je passe.

LE TROU

...Et qu'est-ce qu'un point sinon
le trou vertigineux de toute fin?
— L'entrée visible.

*(il disait que le point avait été une
main éprise d'elle-même que le temps
avait arrondie et rendue lisse avant
de la figer à jamais.*

*...Le point n'était qu'une toute
petite tache rouge sur le chemin;
mais qui , ce matin-là, de ses
feux, rivalisait avec le soleil.)*

I

A toute limite, son point.

II

“Un point scintillant nous désignait à la
mort, comme si elle était notre ciel” disait-il.
Limite dans l'illimité de tout fin.

III

Le vide, le vide toujours en deçà.

STÈLE, I

Pour le matin, tous les diamants.
La nuit est dépossédée de son bien.
La pauvreté serait son lot.

Seule l'ombre trace le chemin.

Ô plénitude! une étoile gît
dans les yeux de nos morts.

STÈLE, II

*(et il dit - mais à qui s'adressait-il?
"Sur vos corps exposés, ô mes frères, la lumière
ne fut que fer porté au rouge.")*

*(Et elle dit pour lui:
"Il y eut un ciel serein
et la main pour frontière.
Violence, aveugle violence.")*

"Quelle arrière-saison pourrait s'enorgueillir
de tant d'amour?
Et quelle saison dernière s'accommoder d'autant
de cendres?" dit le passant.

STÈLE, III

Aurore, quelle voix étrangère
s'y risquerait, s'y infiltrerait?
L'enfance est sans aveu.

STÈLE RENVERSÉE

“Nuit et clarté du monde
ont, pour origine, le même
meurtre”, disait-il.

Éblouissante profondeur.
Le soleil en est l'otage.

STÈLE EXHUMÉE

En vain, tu enfouis les mains dans la nuit
rose de ton corps.

Petite fille, petite fille, des nuages, lequel
te l'apprendra?

Le sang ne lave pas le sang.

L'APPEL
(1985-1988)

Visage du présent. Visage du passé.
Un voile les sépare. Un rideau humide.
L'oeil, encore brouillé, d'une larme ancienne.
Mélancolie. Mélancolie.

Nous mourons de ce qui nous réduit.

Il avait - lui semblait-il - mille
choses à dire
à ces mots qui ne disaient rien;
qui attendaient, alignés;
à ces mots clandestins,
sans passé ni destin.
Et cela le troublait infiniment;
au point de n'avoir, lui-même, plus
rien à dire,
déjà, déjà.

Cherche mon nom dans les anthologies.
Tu le trouveras et ne le trouveras pas.
Cherche mon nom dans les dictionnaires.
Tu le trouveras et ne le trouveras pas.
Cherche mon nom dans les encyclopédies.
Tu le trouveras et ne le trouveras pas.
Qu'importe. Ai-je jamais eu un nom?
Aussi, quand je mourrai, ne cherche pas
mon nom dans les cimetières
ni ailleurs.
Et cesse de tourmenter, aujourd'hui, celui
qui ne peut répondre à l'appel.

in: Edmond Jabès , Le Seuil Le Sable – Poésies complètes 1943-1988, Paris
1987, (Gallimard), p. 1-84, 155-176, 221-258 en 347-397